

circuit

Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 52, été 1996



*Au-delà
des langues
officielles*



Ordre des traducteurs
et interprètes agréés du Québec



Responsable du secteur *Communications*, OTIAQ
Berty Cohen

Direction
Michel Burriens

Rédactrice en chef
Gloria Kearns

Rédaction
Michel Buttiens (*Silhouette*), Betty Cohen (*Des livres*),
Nada Kerpan (*Sur le vif*), Marie-Françoise Lalande
(*secrétaire du Comité*), Solange Lapierre (*Curiosités*),
Va Ho-Thuy (*Des mots*)

Dossier
Va Ho-Thuy

Ont collaboré à ce numéro
Raynald Adams, Alphonso Andrade-Franco, Phyllis
Aronoff, Manon Bergeron, Eclmant Brent, Pierre
Cloutier, Christine Daguerre-Massieu, Jean Delisle,
François Gauthier, Richard Grenier, Valerie Henitiuk,
Victor C. Jaar, Memuna Kanu, Julien Marquis, Raynald

Martinet, Bob Mesher, Éliane Morillon-Rakel, Éric
Poirier, François Prévost, Guy Roberr, Raymond Roy,
Wallace Schwab, Lyliane Stoian, Telesfoto Tajuelo, Eddy
Vandenbussche

Photographies
Pierre Cloutier, Richard Grenier

Direction artistique et illustrations
Lise Gascon

Éditrice
Mardigrafe

Impression
Litho Acme

Publicité
Michel Buttiens
Tél. et téléc. : (514) 739-4289

Avis aux auteurs: Veuillez envoyer votre manuscrit
accompagné d'une disquette en version DOS ou Macin-
tosh, en indiquant le nom du fichier, le nom du logiciel, le
nom du système et la capacité de la disquette.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de
l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du
choix des textes publiés, mais les opinions exprimées
n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune
responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant
dans *Circuit*.

©OTIAQ
Dépôt légal - 2^e trimestre 1996
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de l'OTIAQ: abonnement gratuit
Non-membres: 25 \$ par année (35 \$ à l'extérieur du
Canada), TPS incluse. Chèque ou mandat-poste à l'ordre
de «Circuit OTIAQ» (voir adresse ci-dessus).



Prix de la meilleure publication nationale
en traduction 1993-1996 décerné par la
Fédération internationale des traducteurs.



Le système XLT®, c'est:

Traduction à la carte

- Vitesse de traduction brute: 200 000 mots/heure et plus
- Traduction automatique, ou interactive depuis le traitement de texte
- Générateur de glossaires: 500 000 mots à l'heure et plus
- Dépouilleur de syntagmes (multifenêtres)
- Conjugueur
- Compte-mots ultra-rapide
- Banque de terminologie de plus de 60 000 termes
- Édition et validation des glossaires (multifenêtres)
- Tri et fusion de glossaires
- Optimisation des glossaires (résolution des ambiguïtés sémantiques)
- Bilan de traduction et comparateur de versions
- Compatibilité avec tous les traitements de texte
- Courrier électronique
- Interface avec Termium
- De 1 à 64 utilisateurs simultanément

Pour de plus amples renseignements ou pour une démonstration sur vos propres textes:

SOCATRA Inc., 5500 Avenue Royalmount, bureau 320, Ville Mont-Royal, Québec H4P 1H7

Téléphone: (514) 735-7079

Télécopieur: (514) 735-9697

J'ai même rencontré des traducteurs heureux

PEUT-ÊTRE qu'on a les amis qu'on mérite; je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, une amie (0 m'a avoué l'autre jour, avec sa franchise coutumière, qu'à son avis, les traducteurs et traductrices choisissaient d'exercer leur métier par dépit, incapables qu'ils et elles étaient de faire autre chose. C'était d'autant plus dérangeant que j'avais entendu quelques jours auparavant quelqu'un exprimer une opinion semblable dans l'autobus : « *He speaks severallanguages; so what! Qu'est-ce qu'il sait faire d'autre?* ». Il faut dire que, émanant d'un sombre individu aux yeux couleur valeurs mobilières et au complet rayé pur fil de polichinelle, cela ne m'avait pas trop inquiété. Mais, venant de la part d'une amie, traductrice et lectrice assidue de *Circuit* par surcroît, ça m'a laissé pensif. Moi qui croyait qu'on était enfin sorti du Moyen-Âge...

Voilà le genre d'opinions sur notre profession que je trouve encore un peu trop répandues. Oh! bien sûr, j'aurais pu avoir recours à mon credo habituel; selon les astres, j'aurais dû finir couvreur ou gardien de but au soccer, figurez-vous. De bien beaux métiers. Pourtant, j'ai choisi la traduction. J'aurais donc pu tâcher de lui expliquer. Mais je voudrais vous demander un service : celui de nous écrire ce qui vous rend fier de votre métier, ce qui fait que vous le choisiriez à nouveau plutôt que n'importe quelle autre activité au monde. D'une part, nous nous engageons à publier, dans des limites raisonnables, tout ce que vous nous confierez. D'autre part, j'aimerais pouvoir dire à mon amie que j'ai même rencontré des traducteurs heureux.

Des gens fiers de leur travail, vous en trouverez dans notre dossier sur les langues de faible et moyenne diffusion au Canada, piloté par Vo Ho-Thuy. Permettez-moi d'attirer votre attention sur l'article signé par Bob Mesher. Destiné à l'origine à un public beaucoup plus large et moins au fait des questions langagières que le lectorat de *Circuit*, il nous est apparu avoir une fraîcheur et un soufre de sincérité qui justifient sa publication dans nos pages.

Ce dossier vous permettra de vous familiariser avec les difficultés que rencontrent des collègues aux combinaisons linguistiques variées qui forment un microcosme combien sympathique au sein de notre profession.

Les fanatiques des « Pages d'histoire » ne pourront que se réjouir à la lecture de l'article sur Littré que signe Jean Delisle. Quant aux inconditionnels de nos chroniques, ils trouveront, cette fois encore, une abondante moisson d'information dans nos pages.

À vous tous et toutes, bonne lecture. •

Pour le comité,
Michel Buttiens, trad. a



Dossier

4

Le marché des langues étrangères, bien qu'encore restreint, prend de plus en plus d'ampleur au gré des changements économiques et politiques mondiaux. *Circuit* vous présente différents points de vue sur la question.



Sur le vif

15

Les scientifiques et la protection des langues nationales. Traducteurs bafoués dans leurs droits. L'Ontario voit ses traducteurs en grève. Le calendrier. *Notes et contrenotes.*

Des revues

18

La traductologie s'intéresse maintenant au processus de traduction. Où en est la recherche en matière de dictionnaires de langue technique?

Des mots

19

Quand on traduit des expressions idiomatiques, on s'amuse souvent des différences d'une langue à l'autre. On devrait plutôt s'étonner des similarités qu'on y retrouve.

Pages d'histoire

20

Homme d'une grande érudition et d'une polyvalence incontestée, Littré, en tant que traducteur, s'est attaqué entre autres aux œuvres d'Hippocrate et à la poésie de Schiller.

Des techniques

22

Dans le domaine de l'aide informatique à la traduction, il semble que les produits offerts ne soient jamais tout à fait à la hauteur de ce qu'on nous fait miroiter. Est-ce l'effet d'un manque de communication entre les concepteurs de ces logiciels et leur clientèle cible?

Des livres

- 23

Une moisson abondante à la maison Robert. Un visuel en vaut-il un autre? Les traducteurs littéraires et leurs choix de traduction. Les nouveautés.





The Case for Increased Foreign Language Instruction at Canadian Universities

A look at some reasons to start changing attitudes toward Foreign languages in Canada

by Memuna Kanu

TRANSLATORS like to argue about their training and how it can be improved. In formal settings and informal discussions, they discuss the benefits of teaching computer, managerial, and practical skills at the university level. In the past, universities have considered some of these calls for change, and in some cases, have successfully incorporated them into programs.

A skill which Canadian translators do not discuss very frequently is competency in a third language. Translation in Canada primarily involves French and English, and it is often taken for granted that translating to and from those two languages will be sufficient. Translation involving foreign languages, though practised by federal and provincial government translators and provided by some translation agencies and independent translators, is the exception rather than the rule.

The Current Situation

Not too surprisingly then, the main core of training in most Canadian university translation departments is the study of the

Memuna Kanu is a translator at Canadian Pacific.

problems posed by French and English translation, and translation students who are interested in a foreign language are encouraged to train in a foreign country or through a separate language program.¹ Some universities, like Concordia and McGill, now have optional courses in translating some foreign languages into English and French, and others, like the Université de Montréal, require their master's students to take approximately nine credits in a third language. Generally, though, foreign languages are not part of the compulsory credits in translation programs,² and when they are, the requirement is minimal.

Is it Time to Rethink the Traditional Approach?

Canadian translation programs produce competent translators through the existing curriculum. However, for a number of reasons, it may be time to rethink this overwhelming focus on French and English alone. Firstly, as has been reiterated in recent years, the era of globalization is upon us. This means that Canadian governments and businesses are increasingly dealing with new countries, and the implication for translators is that their employers are more likely to require translation into a language



Langues étrangères au Québec : un aperçu du marché

La traduction en langues étrangères représente un marché bien supérieur aux apparences.

par Telesforo Tajuelo, trad. a.

LES TRADUCTEURS en langues étrangères représentent une minorité respectable au sein de l'OTIAQ. En 1995, nous avions autour de 125 membres agréés et 30 adhérents, toutes langues confondues, sur un total de 2 000.

Cependant, le marché de la traduction en langues étrangères est bien supérieur, proportionnellement, au nombre de traducteurs membres de l'OTIAQ. Plusieurs facteurs contribuent à cette situation:

1) Dans la plupart des langues, il s'agit d'un marché sporadique qui ne nourrit pas convenablement le traducteur. Bon nombre de traducteurs ont donc deux professions : la traduction, quand le besoin se fait sentir, et une activité plus « régulière ».

Ces traducteurs, établis depuis longtemps, ont des clients de longue date. Ils ne font pas de publicité parce qu'ils ne cherchent pas de nouveaux marchés, ils ne se sentent pas traducteurs avant tout parce qu'ils ont un emploi régulier et, en conséquence, ils n'appartiennent à aucun regroupement de traducteurs. Bref, ils « n'existent pas » officiellement.

2) Certains événements sociopolitiques provoquent l'apparition instantanée de nombreux traducteurs, improvisés à la hâte, et désireux de se tailler une part du gâteau. Que l'on pense par exemple à l'ALENA, dont les traités, accords, conventions, organismes communs, conférences et autres activités commerciales ont provoqué

l'arrivée sur le marché d'un tel volume de travail que les traducteurs montréalais reconnus n'ont pas été capables de fournir à la demande. Dans un tout autre ordre d'idées, le conflit dans l'ex-Yougoslavie a placé de nombreuses agences de traduction québécoises dans l'embarras : elles n'ont pas pu fournir assez de traducteurs pour combler la demande.

Quand de telles situations se présentent, en désespoir de cause, on fait appel au premier venu, traducteur ou pas, avec ou sans titres, avec ou sans reconnaissance professionnelle. Les résultats, vous en conviendrez, sont catastrophiques.

La traduction est une des rares professions qui n'offre pas de deuxième chance, du moins, du point de vue du client. C'est pourquoi ces traducteurs improvisés à la hâte ne sont pas sollicités à nouveau par le même client. Généralement, on répare les dégâts dans le pays auquel la traduction était destinée. Ces traducteurs « n'existent pas » officiellement non plus mais ils ont quand même traduit un nombre de mots qu'ils ont dérobés aux traducteurs attitrés. Voilà une autre raison pour laquelle le nombre de mots traduits en langues étrangères n'est pas proportionnel au nombre de traducteurs attitrés.

La leçon qu'on peut tirer de tout cela est la suivante: ne nous laissons pas tromper par le nombre réduit de traducteurs en langues étrangères. Ce marché est bien supérieur aux apparences. Il n'y a toutefois pas de statistiques qui nous en donneraient une image

Telesforo Tajuelo est président sortant du Comité des langues étrangères de l'OTIAQ.

other man French or English. A second reason stems from the fact that providing training in the two languages predominantly used in Canada assumes that Canadian-trained translators will be practising in Canada. If this was once probably true, it is no longer necessarily the case. Conditions such as the changing face of the workplace and high unemployment are reshaping traditional behavior. Job opportunities are as likely now (perhaps more so) to be found south of the border or overseas as they are on home turf. Also, at least a portion of translation students, albeit a small one, consists of foreign students who may not want to be bound to translating in Canada. In the US, major employers of translators, such as federal government departments and agencies, often expect translators working into English to be conversant with at least two foreign languages. At the UN, another major employer of translators in the US and also internationally, translators must be able to translate from at least two official UN languages (Arabic, Chinese, English, French, Russian and Spanish) into their main language.⁴

Universities and Foreign Language Translation Needs

As things stand now, many students who complete translation programs currently offered by the universities are unprepared to respond to emerging Canadian government and business foreign language translation needs or to compete in the types of US and international contexts described above.

How can this situation be remedied?

Although there are already many demands on the universities, language instruction is best handled by the universities. There are

a number of possibilities. One is for academic advisers to stress the importance of foreign languages in today's global economic context. Another, more concrete possibility would be for translation departments to take responsibility for including foreign languages in the program by developing a foreign language option. Such an option, offered in cooperation with a modern languages department, would make an additional language (a language from one of today's many emerging South American and Asian economies, one of the official UN languages) a compulsory part of the core programs and require enough of language credits to be taken so that students are competent in the third language by graduation.

While it is important for the universities to take some measures to increase foreign language visibility, it is more important that they start acting soon to implement changes because it could take a while to pass such changes through university bureaucracy, and because changes in foreign language content would have to be weighed against and reconciled with other long-standing changes that the schools are being called upon to make, such as adding a management dimension to the programs. •

1. "Translator and Interpreter," *Guidance Centre Occupational Monograph* (1993).

2. See Concordia and McGill 1995 and 1996 University calendars.

3. Richard I. Brod and Lucille J. Honig, *Forting Language and Careers Second Edition* (New York: The Modern Language Association of America, 1979), p. 27-28.

4. E.W. Edwards, *Exploring Careers Using Foreign Languages* (New York: The Rosen Publishing Group Inc., 1990) p. 29.

plus précise. Nous axerons donc notre réflexion sur un nombre limité de données vérifiables et sur des opinions. C'est l'unique approche qu'il nous soit possible d'imaginer pour le moment.

Les prix

Les quelques statistiques qui ont été relevées quant aux prix révèlent que le prix par mot, pour ce qui est de la traduction en langues étrangères, est supérieur à celui que demandent les traducteurs en langues officielles. Un sondage de 1994 sur la tarification, auquel ont répondu 290 membres de l'OTIAQ, donne comme résultat un tarif moyen de 0,20 \$ le mot, toutes langues confondues. Cette moyenne serait de l'ordre de 0,22 \$ le mot pour 1995.

Quand on parle de moyenne, on veut surtout distinguer entre traduction générale et traduction technique. Il faut aussi tenir compte du fait que les prix varient considérablement d'une langue à une autre, en fonction de la demande et des difficultés inhérentes à une langue donnée.

Pour donner un exemple plus concret, disons que dans le cas de l'espagnol, pour 1995, la moyenne se situe autour de 0,23 \$ le mot. Mais il y a plusieurs situations différentes. Par exemple, quand l'espagnol est la langue d'arrivée, le prix est légèrement supérieur que lorsqu'il s'agit de la langue de départ. Et tandis que la moyenne pour la traduction générale à gros volume se situe aux alentours de 0,20 \$ le mot, la traduction technique atteint facilement 0,29 \$ à 0,30 \$ le mot. Ces résultats ne tiennent compte que du volume en langue castillane (langue d'arrivée ou langue de départ) traduit par des traducteurs de l'OTIAQ en 1995.

Mais les prix existent en fonction du marché, et on ne doit rien tenir pour acquis. Si la traduction en langues étrangères semble bien se porter en ce qui concerne les prix, rien ne garantit que ces prix vont continuer à augmenter. À l'ère d'Internet, rien de plus

facile que de faire appel aux marchés de traducteurs étrangers qui, depuis leur propre pays, seraient prêts à traduire pour moins cher.

Le volume

On dit qu'un traducteur professionnel peut produire quotidiennement un volume de 1 500 mots déjà révisés par lui-même. On dit aussi qu'un traducteur professionnel traduit 300 000 mots par année. Quand des traducteurs sont engagés par des agences de traduction ou par des entreprises privées, c'est à peu près le volume qu'on exige d'eux. Cette moyenne nous semble raisonnable.

Si (et ici nous nous aventurons sur un terrain tout à fait hypothétique), parmi les 155 traducteurs en langues étrangères (agréés et adhérents), on suppose que quelques-uns traduisent surtout dans les langues officielles et que d'autres n'exercent pas à temps plein, on peut estimer, sans être trop optimiste ni trop conservateur, à environ 125 le nombre de postes à temps plein. Rappelons qu'on ne parle ici que des membres de l'OTIAQ. Si l'on multiplie les 125 postes par 300 000 mots, on obtient un volume de 37 500 000 mots traduits par année en langues étrangères, toutes langues confondues. Si on multiplie le total de mots par une moyenne de 0,22 à 0,23 \$ le mot selon les langues, on obtient un total de 8 250 000 à 8 625 000 \$ par année, soit un salaire annuel de 66 000 \$ à 69 000 \$, ce qui correspond à la moyenne pour les langues officielles. Évidemment, certains se taillent la part du lion (125 000 \$ et plus) et d'autres se retrouvent au bas de l'échelle. Depuis trois ans, ce sont les traducteurs de l'espagnol ou vers cette langue qui se taillent la part du lion.

Le marché

Le marché de la traduction en langues étrangères peut se diviser en deux volets: le marché institutionnel et le marché privé. ►

Marché institutionnel - Traditionnellement, le gros du marché de la traduction en langues étrangères se trouvait chez les organismes gouvernementaux : consulats, ambassades, gouvernement fédéral, gouvernements provinciaux, etc., et chez des organismes non gouvernementaux (ONG) à vocation internationale. Nous voulons parler ici d'organismes à but **non** lucratif.

L'importance de ces derniers est considérable, aussi bien en traduction qu'en interprétation, étant donné leur nombre: près d'une centaine à Montréal. Ils recouvrent des domaines aussi divers que la coopération (CECI), l'eau (Secrétariat international de l'eau), les vidéos (Vidéazimur), la radio (AMARC) et un très long etc.

Font également partie de la catégorie « marché institutionnel » des organismes internationaux ayant leur siège social à Montréal (ou au Québec), tels l'OACI et le Secrétariat permanent de l'environnement de l'ALENA, sans oublier les succursales ou délégations d'autres organismes internationaux, tels l'ONU et l'UNESCO.

Enfin, l'importance de Montréal en tant que lieu de rencontres internationales n'est plus à démontrer. Les congrès internationaux se succèdent et font le bonheur de bon nombre d'interprètes. Parmi les derniers en date, le Congrès international de la route. Les congrès ont des retombées certaines pour les traducteurs puisqu'il faut traduire entre autres les actes, délibérations, conclusions, remerciements et comptes rendus.

Marché privé - Le marché privé traditionnel se situe du côté des maisons d'édition, journaux spécialisés et certains centres de recherche reliés aux universités. La plupart des compagnies qui ont un marché international se sont dotées de leurs propres services de traduction. Il en est ainsi, par exemple, de Bombardier, de Northern Telecom (NORTEL) et d'un nombre impressionnant de banques.

Mais, ces dernières années, certains marchés ont expérimenté des changements profonds:

r) Ainsi, à la suite de la percée asiatique au Canada, certaines langues ont connu un essor remarquable, particulièrement le chinois, mais aussi le thaïlandais, le coréen et le japonais.

2) Les changements de taille qui se sont produits en Europe de l'Est ont incité l'entreprise privée à tenter sa chance sur des terrains non encore défrichés. Les perspectives sont très bonnes en ce qui concerne le russe, le polonais et le tchèque. D'autres marchés de l'Est (ukrainien, roumain, hongrois, slovaque, etc.) sont ciblés à l'heure actuelle. Il y a donc un certain espoir de ce côté-là.

3) À cause de la guerre en ex-Yougoslavie, les traducteurs dans les langues de la région ont été très sollicités ces dernières années, tout particulièrement au niveau gouvernemental.

4) On a observé le changement le plus radical dans le domaine de l'espagnol (comme langue de départ ou comme langue d'arrivée). En effet, la préparation et la négociation de l'ALENA, et surtout les suites de l'accord, font en sorte qu'une myriade de compagnies privées essaient de percer le marché mexicain. Cela entraîne tellement de textes à traduire qu'à l'heure actuelle, les compagnies privées (et non plus les organismes gouvernementaux) sont les plus gros fournisseurs de travail dans le domaine de la traduction de l'espagnol ou vers cette langue.

Cette réalité a eu une incidence sur les prix. On sait que les organismes à but non lucratif disposent de peu de revenus; en conséquence, leurs traducteurs et interprètes sont mal payés. Et comme la majorité des traducteurs chevronnés en langues étrangères se sont fait les dents chez les ONG, le prix moyen du mot était traditionnellement assez bas. Avec l'arrivée des compagnies désireuses de s'installer rapidement au Mexique, le prix moyen de la traduction de l'espagnol ou vers cette langue a monté en flèche. •



Traducir, vertalen, übersetzen, tradurre, ...

par Eddy Vandenbussche, trad. a.

MÊME si Colette ne pensait pas aux traducteurs lorsqu'elle affirmait « C'est une langue bien difficile que le français. À peine écrit-on depuis quarante-cinq ans qu'on commence à s'en apercevoir », tout langagier se sentira volontiers concerné. Le traducteur, lui, se trouve aux prises avec deux langfes, ce qui n'est pas pour faciliter les choses, surtout lorsque l'une de ces langues n'est ni l'anglais, ni le français.

En effet, au Canada, tout traducteur de langue dite étrangère doit affronter un certain nombre de problèmes qui ne se posent pas vraiment, voire pas du tout, aux collègues qui pratiquent le tandem anglais-français.

Tout d'abord, il y a la difficulté d'accès à des sources de référence en général et à des dictionnaires en particulier. Souvent les librairies et bibliothèques locales n'offrent qu'un maigre choix, et les dictionnaires requis sont rarement publiés avec la même fréquence que ceux combinant anglais et français; d'où un décalage obligé avec les réalités les plus récentes. Alors que le traducteur anglais-français dispose d'outils non négligeables, tels que le DOC et TERMUM, le praticien en langue étrangère doit faire preuve de beaucoup d'imagination pour débusquer les équivalences nécessaires.

Par ailleurs, la situation se complique davantage pour les nombreux traducteurs au Canada qui, de par le milieu dans lequel ils vivent, sont en rupture avec leur langue natale (vers laquelle ils traduisent normalement). Ils se trouvent de ce fait à l'écart du contact intime qui favorise la maîtrise instinctive des langues qu'ils pratiquent. Cette situation, que d'aucuns qualifient de « schizoglossie », même si elle s'éloigne du concept ainsi baptisé par le sociolinguiste norvégien Einar Haugen (affection linguistique dont peuvent souffrir des locuteurs qui sont exposés à plus d'une variété de leur langue), oblige le traducteur à rester à l'écoute de ses langues de travail par tous les moyens possibles.

Or, quels sont ces moyens? Je risque de formuler des évidences en disant, dans un premier temps, qu'il vaut mieux ne pas ratisser large mais se limiter à quelques domaines de spécialisation. Cela permet de rester mieux au courant à la fois des réalités et de la terminologie spécifique. Les périodiques spécialisés sont un autre excellent moyen de perfectionnement professionnel. On peut s'y abonner ou les consulter dans les bibliothèques universitaires qui, du reste, renferment souvent des ressources insoupçonnées, même si celles-ci ne sont pas forcément à la fine pointe de l'actualité. Il est en outre utile de se constituer un réseau de personnes-ressources, en y ajoutant, au besoin, des personnes résidant dans le pays où la ou les langues concernées sont parlées. Ce qui m'amène à un dernier moyen qui me paraît, au demeurant, le plus agréable : les séjours à l'étranger. Rares sont en effet les voyages d'agrément qui ne permettent pas de glaner quelques in-



Eddy Vandenbussche est chef d'équipe de traduction de la division de l'individuelle à la Mu-tuelle du Canada, à Waterloo, Ontario.

formations utiles pour le travail. Au détour d'une visite familiale ou amicale, on peut découvrir des publications dont on ignorait l'existence, se documenter ou rencontrer des gens à qui on pourra peut-être faire appel plus tard. Nous le faisons déjà spontanément, si ce n'est que par déformation professionnelle. Alors pourquoi ne pas laisser notre curiosité gambader pour la bonne cause?

Enfin, il y a le contrôle de la qualité que les difficultés évoquées au début risquent de galvauder. En fait, la réalité est telle que le tra-

ducteur de langue étrangère est souvent abandonné à son sort. Certes, l'interrévission peut offrir un certain secours, mais elle peut se révéler peu pratique si l'une ou l'autre langue est plutôt rare, ou si on n'a pas de collègue pratiquant la même combinaison de langues.

Mais malgré quelques obstacles redoutables à surmonter, je dirais qu'on peut réussir ce tour de force qu'est la traduction en langue étrangère en s'armant d'une bonne dose d'imagination, de curiosité, de patience, d'acharnement et, en dernier lieu, de créativité. •

Où apprendre à traduire les langues étrangères?

Un aperçu des programmes de langues étrangères dans différentes universités au Québec

par Éliane Morillon-Rilke/, trad. a.

PARALLÈLEMENT à ses langues officielles, la société multiculturelle québécoise et ses institutions d'enseignement font une place, trop modeste certes au goût de certains, à d'autres langues que l'on dit « étrangères ». Quelle est alors la place réservée à l'enseignement de la traduction dans la combinaison langues officielles et langues étrangères?

Les langues qui ont ce privilège sont par ordre alphabétique l'allemand, le chinois, l'espagnol, l'italien et le japonais. Le contenu des cours et leurs orientations sont toutefois définis par des données socioculturelles particulières dont il est nécessaire de prendre conscience :

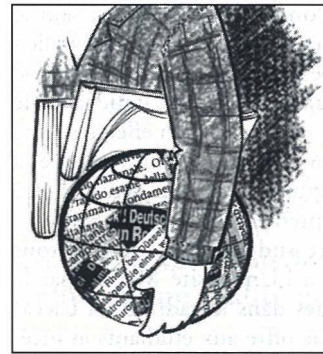
1) D'une part, l'apprentissage des langues étrangères ne peut se faire que relativement tard dans la carrière des étudiants puisqu'elles ne sont enseignées qu'au cégep (c'est le cas de l'allemand et de l'espagnol) ou à l'université; l'offre ne dépasse généralement pas 12 crédits, ce qui ne représente pas une connaissance suffisante pour envisager une formation spécialisée en traduction.

2) D'autre part, parmi les étudiants qui s'intéressent à ces langues, on doit distinguer deux catégories: ceux qui n'ont qu'une connaissance scolaire de la langue étrangère et ceux qui, par leur histoire personnelle, ont une expérience de locuteur natif.

3) Enfin, les programmes dans lesquels figurent les cours (mineur, majeur, baccalauréat spécialisé, certificat de traduction) sont très variables. Les cours de traduction sont en effet amenés à opter, plus ou moins explicitement, pour deux orientations très différentes : la traduction vue comme exercice d'enrichissement linguistique et la traduction vue comme un exercice authentique visant à rendre justice aux exigences et aux enjeux d'une profession. Ainsi, certains programmes utilisent la traduction exclusivement dans le premier but, d'autres y ajoutent un élément à caractère plus professionnel et très peu ont une structure propre pour répondre aux besoins de futurs traducteurs. Une comparaison des programmes offerts reflète la complexité des objectifs qui pourraient se résumer ainsi: enrichissement d'un vocabulaire de base et sensibilisation aux propriétés de la syntaxe étrangère, apprentissage des techniques de traduction à partir de textes très diversifiés allant de textes littéraires aux textes d'actualité à caractère journalistique.

Des approches variées

Considérons d'abord les langues les plus enseignées, l'allemand, l'espagnol et l'italien. L'enseignement de la traduction vers ou à partir de l'allemand est dispensé dans cinq institutions: les universités Bishop, Concordia, Laval, McGill et l'Université de Montréal.



Cet enseignement se donne dans le cadre d'un mineur ou certificat en langue allemande à l'Université Laval; les quatre cours qui étaient offerts (traduction de l'allemand vers la langue maternelle et de la langue maternelle vers l'allemand) ne pourront cependant être maintenus dans leur forme actuelle. À l'Université Bishop, on se concentre sur la traduction vers la langue maternelle dans le cadre d'un mineur ou

majeur en langues étrangères; le cours de 3 crédits relève le défi de tenir compte d'une population mixte de langue anglaise et française. Dans les trois autres institutions, la traduction s'inscrit dans le cadre d'un baccalauréat spécialisé. L'Université Concordia offre successivement 6 crédits de traduction vers la langue maternelle qui seront complétés par 6 autres crédits réservés à la traduction vers la langue étrangère; ces cours se définissent comme un perfectionnement des connaissances linguistiques. L'Université McGill inscrit à son programme un cours de 3 crédits qui se concentre sur la traduction de textes généraux vers la langue maternelle. Il faut ajouter que la Faculté de l'éducation permanente à l'Université McGill ouvre dans le cadre de son Certificat de traduction anglais-français, dès l'automne 1996, deux cours de traduction, l'un de l'allemand vers l'anglais et l'autre de l'allemand vers le français; ces cours, ouverts aux étudiants qui auront satisfait à un contrôle de connaissances, prévoient qu'un quart de leur contenu soit consacré à une spécialisation (traduction de correspondance commerciale). L'Université de Montréal offre 12 crédits de traduction dans le cadre du Baccalauréat spécialisé; les cours mettent l'accent sur la traduction vers la langue maternelle et offrent aux étudiants la possibilité de poursuivre par le Certificat de traduction allemand-français. Ce Certificat de 30 crédits est un programme offert conjointement par le Département de linguistique et de traduction et la Section d'études allemandes: il prévoit, outre des cours théoriques et techniques offerts par le Département de traduction, 9 crédits de traduction de l'allemand vers le français qui sont orientés sur la problématique des textes de spécialité.

L'enseignement de la traduction de l'espagnol ou vers l'espagnol est actuellement dispensé dans trois institutions. Dans le cadre d'un baccalauréat spécialisé, l'Université Concordia prévoit 12 crédits successifs qui sont tous consacrés à la traduction vers la langue étrangère. Les cours les plus avancés abordent des textes d'intérêt général et font une place au monde des affaires. À l'Uni-

versité de Montréal, le profil des cours de traduction ressemble à ceux qui sont proposés en allemand; toutefois 6 crédits y sont réservés à la traduction vers l'espagnol et 6 à la traduction vers le français (3 autres sont réservés à des textes de spécialité). Un Certificat de traduction est offert dans les mêmes conditions que celles qui ont été décrites pour l'allemand. Tenant compte d'une population étudiante hispanophone et des besoins du marché, celui-ci prévoit toutefois les deux combinaisons espagnol-français et français-espagnol. À l'Université McGill, c'est la Faculté de l'éducation permanente qui donne à l'intérieur du Certificat de traduction déjà mentionné des cours de traduction de l'espagnol vers le français et de l'espagnol vers l'anglais. Les conditions d'admission à ces cours et leur contenu sont les mêmes que ceux décrits ci-dessus pour l'allemand.

L'enseignement de la traduction de l'italien ou vers l'italien se pratique à l'Université Concordia dans le cadre d'un Baccalauréat spécialisé (deux cours de 3 crédits du niveau élémentaire et deux autres du niveau avancé réservés à la traduction vers l'italien se définissent comme une revue des données linguistiques; seul le dernier des cours les plus avancés prévoit la traduction de l'italien vers l'anglais). La traduction occupe une place de choix dans le programme de Baccalauréat spécialisé en études italiennes de l'Université McGill. Ce baccalauréat peut se faire en effet avec une spécialisation en traduction. Sur les 60 crédits, 12 sont consacrés à la traduction anglais-italien; 15 à 27 autres crédits peuvent être suivis à la Scuola Superiore per Interpreti e Traduttori de Rome,

A ces langues européennes voire sud-américaines, ajoutons deux cours de traduction proposés à l'Université McGill par le Département des études est-asiatiques dans le cadre d'un baccalauréat; l'un de ces cours de 6 crédits offre aux étudiants avancés un enseignement du chinois à travers la traduction et l'interprétation. Les textes choisis touchent aux relations canado-chinoises; le deuxième cours de 3 crédits, réservé également à un niveau avancé, est un cours de lecture et de traduction vers le japonais.

Il ne faut pas perdre de vue les nombreux efforts faits actuellement pour répondre aux besoins du marché (ainsi, à l'Université Laval, un projet de baccalauréat avec spécialisation en traduction espagnol-français serait à l'étude), mais il ne faut pas ignorer non plus l'impact que pourraient avoir les contraintes budgétaires sur les programmes en place. Par ailleurs, il serait souhaitable que soit développé l'accès aux documentations et banques de données qui permettrait autant aux institutions qu'aux traducteurs œuvrant dans les langues étrangères de répondre à leurs exigences complexes. •

A Good Year for Multilingual Interpreters

AS YOU are aware, most of the OTIAQ conference interpreters are certified in English and French. There are very few multilingual interpreters at present. However, in 1995, there were several prestigious multilingual conferences in Canada which involved a large number of interpreters:

- the G7 summit in Halifax: English, French, German, Italian and Russian; several preliminary meetings were held before the summit;
- le Congrès International de la Route held in Montreal: English, French and Spanish;
- the FAO's 50th anniversary in Quebec City: English, French, Spanish, Arabic, and Chinese.

Compared to other years, interpreters with German and Italian had much more work. There also appears to be more work with Russian. For the time being, the Baltic Republics, Uzbekistan, Kazakhstan, etc. are still listening to and using Russian interpretation. There are many delegations from Ukraine and these are serviced in Ukrainian.

The NAFTA Environmental Commission was established in Montreal about a year ago. Meetings are held in English, French, and Spanish. They do not have permanent interpreters, and call upon freelancers. This is good news for interpreters who have this language combination.

As for other NAFTA-related conferences, there doesn't seem to be more work with Spanish. Companies have more and more Spanish-speaking people among their staff. Mexicans also tend to be more bilingual and meetings are carried out in English or French. Spanish and English/French interpretation is used for some official NAFTA government delegations who come from time to time.

In general, it has been a good year for multilingual interpreters. •

Christine Daguerre-Massieu, C. Iut.

Christine Daguerre-M...ieu is an independent interpreter.



EURODICAUTOM, une ressource prometteuse

Lorsqu'ils seront au point, les outils issus des nouvelles technologies, comme par exemple les banques de terminologie multilingues viendront à la rescousse des traducteurs de langues étrangères.

par Raymond Roy, trad. a.

SI J'AVAIS souvent hésité, jusqu'à maintenant, à accepter de traduire vers le français des textes allemands ou russes, c'est surtout à cause de l'indigence des ressources terminologiques qui me sont accessibles à partir d'ici dans ces langues. Pour un traducteur travaillant au Québec habitué à se servir d'outils aussi efficaces et aussi riches que les banques de terminologie TERMIUM et le DOC de l'Office de la langue française, traduire de l'allemand vers le français un texte hautement technique, por-

tant par exemple sur l'impact de l'élevage des animaux de boucherie sur l'environnement, relève tout simplement du cauchemar. En effet, si l'on doit s'en remettre aux seuls dictionnaires de la langue générale ou aux quelques dictionnaires techniques imprimés que l'on aura eu la présence d'esprit de rapporter de ses voyages, aussi bien déclarer forfait dès le départ, à moins bien sûr d'"improviser"} plus qu'il n'est permis en traduction. Il est en effet impossible de livrer une traduction technique (au sens large du terme) acceptable en s'appuyant uniquement sur les dictionnaires classiques.

Heureusement, les nouvelles technologies de l'information vont peut-être venir à la rescousse du traducteur de langues étrangères désemparé. Une « balade » sur la fameuse autoroute électronique m'a permis de découvrir récemment une ressource intéressante, appelée EURODICAUTOM, accessible sur le World Wide Web d'Internet au site suivant :

<http://www.uni-frankfurt.de/~felix/eurodicautom.html>

Un service gratuit

Ce service gratuit est une initiative de l'Université de Francfort. Il s'annonce comme un dictionnaire électronique multilingue fournissant des équivalents de termes essentiellement techniques dans toutes les langues suivantes: anglais, français, allemand, italien, espagnol, danois, néerlandais et portugais, et ce, dans toutes les combinaisons possibles! Voilà pour les bonnes nouvelles.

Les moins bonnes maintenant. Selon ses instigateurs, EURODICAUTOM se trouve encore au stade expérimental. On aurait pu dire carrément « embryonnaire ». Je n'ai pas encore eu l'occasion d'utiliser EURODICAUTOM en situation réelle, mais en attendant, je l'ai mis à l'épreuve en l'interrogeant sur quelques termes techniques allemands. On se heurte vite aux limites de l'outil. Il faut d'abord signaler sa lenteur: les temps d'attente sont

parfois (pas toujours, heureusement) très longs. Ensuite, et on devait s'y attendre, vu le caractère expérimental du produit, on est loin d'y trouver autant d'équivalents qu'on le souhaiterait. Pas question non plus de pouvoir préciser sa recherche en indiquant un domaine d'emploi particulier. Pour mettre les choses au clair, disons qu'EURODICAUTOM a beaucoup de chemin à faire avant de devenir l'équivalent européen de TERMIUM; il est encore beaucoup trop rudimentaire.

Néanmoins, je crois qu'il vaut quand même la peine de suivre de près l'évolution de ce produit. Les cyniques diront qu'il ne peut que s'améliorer. C'est une façon de voir les choses. J'estime pour ma part qu'il sera toujours plus agréable et plus pratique de consulter un dictionnaire électronique, souple et mis à jour régulièrement, qu'une multitude de glossaires, de lexiques et de dictionnaires techniques de papier, souvent en retard de cinq ans sur la réalité dès le jour de leur parution.

Je me propose de communiquer avec les promoteurs d'EURODICAUTOM d'ici peu pour obtenir des précisions sur la genèse de cet instrument et, surtout, pour les inciter à poursuivre sur leur lancée. J'invite les utilisateurs futurs de ce dictionnaire à faire de même; plus le produit sera valorisé, plus il a de chances de se bonifier. Nous ne pouvons qu'y gagner. •

Un demi-siècle de traduction multilingue à Montréal



L'DACI, c'est entre autres six langues de travail et plus d'une soixantaine de langagiers venus des quatre coins du monde. Pour eux, la diversité culturelle est une réalité quotidienne.

par Victor C. Jaar, trad. a.

L'ORGANISATION de l'aviation civile internationale (OACI), qui a fêté ses 50 ans en 1994, ne fait pas souvent les manchettes. Les médias n'en parlent qu'à l'occasion d'événements frappants dans le domaine de l'aviation (détournements, accidents, etc.), la sécurité étant, cela va de soi, un dossier chaud.

Cet organisme, un des plus petits membres de la famille des Nations Unies, est relativement jeune à côté de l'Union Internationale des Télécommunications (UIT) ou de l'Union Postale Universelle (UPU), qui sont plus que centenaires. L'OACI réunit aujourd'hui 184 pays; nous sommes loin de la cinquantaine de délégations qui l'ont fondée à Chicago quelques mois avant la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Le nombre des États membres n'est pas de nature à simplifier le dossier linguistique ou à réduire les besoins en la matière: cinq des six langues de travail (anglais, français, espagnol, russe, arabe et un peu de chinois) assurées par plus de soixante traducteurs, interprètes et terminologues, masculins aux deux tiers, venus des quatre coins du monde.

Milieu international par excellence, le siège de l'OACI à Montréal est, en effet, le lieu de travail d'environ 600 fonctionnaires qui proviennent de quelque 75 pays. Au moment de l'engagement, l'Administration vise, dans la mesure du possible, ce qu'on appelle la « représentation géographique équitable » (qui, pour des raisons évidentes, ne s'applique pas aux traducteurs et interprètes). Pour le personnel, la diversité culturelle est une réalité quotidienne. Le portrait ne serait pas complet si on ne mentionnait pas les bureaux situés à Bangkok, Dakar, Le Caire, Lima, Mexico, Nairobi et Paris, qui représentent l'OACI dans les diverses régions du monde.

A leur tour, les États envoient leurs délégations à l'Assemblée qui se tient normalement à Montréal tous les trois ans. Une des ca-

ractéristiques de cette grande rencontre internationale, dont les retombées économiques pour la métropole du Québec sont indéniables, est la cinquantaine d'interprètes qui en assurent le bon déroulement. Le personnel ne suffisant pas, des interprètes additionnels sont recrutés localement ou à l'étranger. On pourrait mentionner en passant que les interprètes de Montréal vont parfois à New York pour prêter main-forte à leurs confrères de l'ONU.

Les besoins linguistiques sont nombreux: sessions du Conseil, réunions techniques (une dizaine par année, surtout à Montréal), manuels et rapports divers, une revue de prestige, publications de toutes sortes, audiovisuel, etc. Les textes sont normalement rédigés en anglais, et ensuite traduits; le nombre de langues varie selon la nature des documents. Par ailleurs, l'OACI est un important éditeur multilingue, comme il ressort du *Catalogue des publications et aides audiovisuelles*, publié annuellement.

Vu que la majorité des textes est préparée à Montréal, les traducteurs peuvent facilement consulter les auteurs en cas de besoin, ce qui contribue à la qualité du travail. Pour les langues étrangères, le personnel utilise une vaste gamme de dictionnaires et de publications et consulte surtout la banque de terminologie de l'OACI (anglais, français, espagnol, russe et, bientôt, arabe). Les terminologues ont également accès aux banques EURODICAUTOM, TERMIUM et VIT.

Combien de langues faut-il parler? L'Organisation encourage ses fonctionnaires à apprendre d'autres langues (cours internes ou externes). Le personnel des services linguistiques est censé connaître trois langues.

Le public croit - à tort - que le personnel de l'OACI voyage beaucoup et que l'OACI et l'IATA, c'est la même chose. Seuls voyagent le président et le secrétaire général dans l'exercice de leurs fonctions, ainsi que quelques autres fonctionnaires à l'occasion: les responsables des régions et, parfois, les interprètes. •

Victor C. Jaar est traducteur-réviseur à la Section espagnole de l'Organisation de l'aviation civile internationale.

You are not translating just the words, you are translating an idea from one culture to another."

Besides Inuktitut and English, especially here in the province of Quebec, there is also a requirement for most correspondence to be translated into French. That is Marie-Cécile Brasseur's passion. She has been translating for Makivik since 1976. From 1980 to 1991 she was a full-time employee of Makivik and now she works as a freelance translator. Makivik is still one of her main clients.

Marie-Cécile feels fortunate to be able to serve native peoples in her "own little way," she told *Makivik News*, "to get the Inuit culture, their political claims, and their life known in my culture is something that I have always enjoyed." One of her translating contracts that she is most proud of is Thomas Berger's book, *A Long and Terrible Shadow*. She describes it as "a plea for our culture to understand the native people, to see where they come from, and to see how it could be possible and desirable that we all function together."

In summer 1993, at the request of Avataq, Marie-Cécile wrote a textbooklet called *A Practical Guide to Translation*. In the introduction to the text, she says that she hesitated to take on the contract, being a "white translator who does not speak Inuktitut." But her intention, as somebody with twenty years of translating experience, is "to share the tricks of the trade that apply across the board to all translators, no matter in which languages they work."

At early meetings of the Language Commission in the 1980s, there was considerable discussion about regulating the work that IBM typewriter manufacturers were doing with syllabic characters. Strides have been made in technology used by translators since then. Versions of Inuktitut computer fonts have been created. Facsimile machines, modems, and computer programs are widely available. Most translators that were asked by *Makivik News* say that one of their main challenges is that work often has to be done on very short notice. This means that they must keep up with the technological developments in communications, for this enables them to work most efficiently.

Sammy Putulik began translating for the Northern Quebec Inuit Association when he was 18 years old and is presently freelancing. Like other translators, he usually enjoys travelling to meetings in various locations. Sammy is experienced at translating Makivik resolutions as soon as they are drafted by lawyers. Because he translates mostly for Makivik, he says, "I almost know their week-by-week and monthly operations." Like others in this line of work, Sammy keeps abreast of contemporary issues that are important to the region.

"Sometimes, when you are a translator, you want to say something about an issue. That is not part of my job," he maintains.

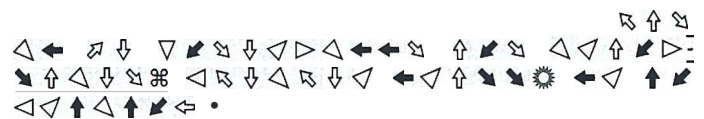
Martha Kauki, who translated this article, began her career during the early 1970s, when the James Bay and Northern Quebec Agreement was being negotiated. Charlie Watt, who was the president of the Northern Quebec Inuit Association at the time, hired her to work in their Montreal office. Some years later, as an employee of the Kativik School Board, Martha took a course in typing syllabics. Sometimes she had to interpret for the school board's president, who was then a unilingual Inuk. Accompanying him on official business in Montreal and Ottawa, she got to understand the necessity and importance of translators. After her three-year term as Makivik's corporate secretary during the mid-1980s, Martha chose to resume her translating career. Her enthusiasm and the pleasure she gets from her work are contagious. "I like almost everything about the job," she laughs. "I've been offered some other jobs but I don't want to do anything else."

For the most part, translators are comfortable with the political vocabulary that has developed in Inuktitut over the years as a result of government negotiations and land claims. While rapidly developing technology and telecommunications have brought translators a long way since the days of only pencil and paper, it is mostly technical and scientific terms that require new interpretation.

In Nunavik, Ungava and Tasiujarjuaq have different dialects. Eva Kasudluak, another professional translator, tries to select words that are understood by Inuit from both coasts. "It also depends upon which area the writing is about," says Eva. Like others in the region, she will select words suitable for that coast.

Many political leaders in Nunavik, including Makivik President Simeonie Nalukturuk, have at some time or other worked as translators. They are key players in nearly every aspect of life in the region, allowing us to be understood as well as to understand. Their interpretations plant the seeds of our very thoughts.

Every society has its own version of "bread and butter." And just as flour and baking powder had to be brought north to make bannock, so did the recipe.



Reprinted with permission From *Makivik News*.

La situation varie... selon la langue!



Dans le domaine des langues étrangères, la situation varie... selon la langue! Ce qui est valable pour l'espagnol ne l'est pas nécessairement pour le roumain ou l'allemand.

Depuis l'arrivée massive de Roumains au Canada, et en particulier au Québec (car ces personnes sont francophones de prédilection depuis fort longtemps), il y a un certain volume de traduction depuis cette langue, mais de petites choses (documents officiels surtout — permis de conduire, diplômes, actes d'adoption), pas vraiment de quoi alimenter un traducteur toute l'année, ni vers le français, ni vers l'anglais. Et certains traducteurs non agréés dans ces combinaisons de langues pratiquent des tarifs si bas que le client ne peut pas résister, mais ils font du tort

à la profession. D'autres « empruntent » la signature de certains traducteurs agréés, situation qui n'est d'ailleurs pas l'apanage des Roumains.

Pour ce qui est de l'allemand, c'est un marché restreint également, mais un peu meilleur sur le plan du volume (20 % de l'approvisionnement environ) et beaucoup plus intéressant quant au type de textes: muséologie, radiodiffusion, textes techniques, etc. Il y a toutefois plus de travail du français vers l'allemand que dans l'autre sens.

Dans les cabinets de traduction ou au Bureau fédéral de la traduction, la situation est différente. Dans ce dernier cas, il y a très peu de travail en roumain (documents officiels) et encore moins en allemand. •

Lyliane Stoian, trad. a.

Lyliane Stoian est traductrice indépendante.



L'espéranto : véhicule d'une culture transnationale

Le besoin d'un outil linguistique de communication adapté aux échanges entre diverses communautés linguistiques a donné naissance à l'espéranto, maintenant utilisé dans le quotidien aussi bien que dans la vie professionnelle.

par Edmont Brent

LANGUE vivante d'une communauté de communication et de coopération internationale, véhicule d'une culture transnationale alimentée, entre autres, par un grand fonds d'œuvres littéraires originales ou « traduites », outil de transfert des connaissances techniques et scientifiques de pointe (utilisé, de façon systématique, notamment par l'Académie des sciences de Chine), l'espéranto fait partie des langues rencontrées moins souvent par les membres de l'OTIAQ dans leur travail.

Selon son fonctionnement, l'espéranto est une langue internationale - comme l'indiquait d'ailleurs son nom de lancement (« langue internationale ») en juillet 1887 - , c'est-à-dire une langue utilisée dans les échanges entre nations ou, plus généralement, dans les échanges intergroupes à l'échelle mondiale. Langue internationale véritable, puisque la majorité des espérantophones l'ont apprise comme langue seconde et que ceux-ci sont répartis sur les cinq continents. (D'autres langues internationales, telles l'arabe ou le français, sont en même temps des langues nationales.) Les sociolinguistes qualifient l'espéranto, en plus, de « langue planifiée » en raison de son origine ponctuelle et de son non-alignement sur une culture nationale particulière. À l'égard de son caractère planifié, deux observations s'imposent :

- l'espéranto présente, à un plus haut degré, ce qu'exhibent non seulement toutes les grandes langues nationales d'un certain âge, dont le français, mais aussi les langues d'origine plus récente, telles le souahéli, l'indonésien (bahasa indonesia), l'hébreu moderne : les résultats d'interventions conscientes d'aménagement linguistique;

- ayant évolué depuis son lancement (entre autres, grâce à la « traduction » massive dans le domaine des lettres et des sciences), l'espéranto fonctionne essentiellement comme toute autre manifestation du langage humain.

Donc, véhicule d'une communauté mondiale dont l'influence dépasse de loin le poids numérique de ses membres, l'espéranto assure des communications directes (ou « horizontales »), à l'échelle du globe, entre êtres hu-

ains relevant d'une grande diversité d'affiliations (« verticales ») d'ordre national, idéologique, culturel, linguistique, professionnel ou autre.

Qu'est-ce qui a facilité sa diffusion rapide - en quelques décennies à peine - dans tous les coins du monde? Deux facteurs majeurs : le besoin éprouvé et la qualité du projet linguistique. Le besoin d'un outil linguistique de communication et de coopération adapté aux échanges croissants entre les communautés les plus diverses - besoin naguère éprouvé par les seules élites de certains pays de culture technique « avancée » - s'étend de plus en plus à l'être humain ordinaire partout dans le monde. L'outil communicationnel recherché doit donc permettre des communications tous azimuts et non seulement des échanges entre certains groupes privilégiés qui partagent la même langue ethnique ou impériale. Quant à la qualité du projet linguistique, c'est la régularité et la souplesse de la structure grammaticale de l'espéranto ainsi que la transparence et l'expressivité de ses éléments lexicaux, sur fond de langue romane, qui simplifient grandement l'apprentissage et l'usage actif de cette

langue. Autrement dit, l'espéranto est devenu une réalité sur la scène mondiale des échanges intergroupes de qualité puisqu'il répond à un grand besoin et qu'il est facile à maîtriser.

L'espéranto étant de plus en plus utilisé, non seulement dans la vie de tous les jours (loisirs, tourisme), mais aussi dans les échanges professionnels, commerciaux, techniques et scientifiques (notamment sur Internet), sa connaissance risque de devenir, même pour le traducteur ou l'interprète du Québec, un atout professionnel. L'utilisation de l'espéranto dans le monde de la traduction, en dehors de la communauté espérantophone, a été entamée, en particulier, en situation multilingue pour réduire le nombre d'appariements de langues entre lesquelles traduire ou interpréter : tantôt interprétation ou traduction depuis plusieurs langues de congrès vers le seul espéranto; tantôt, en « traduction automatique », usage de l'espéranto comme unique « interlangue » désambiguïsée intercalée entre toutes les langues de départ et toutes les langues d'arrivée. •

Verlaine en espéranto

Chanson d'automne

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Aùtuna kanteto

La longa plorado
De la violonoj
De l'aùtuno
Vundadas la koron
Al mi per langvoro
Unutona.

Sufoke premata
Kaj pala kiam
Batas horo,
Mi ree memoras
La tagojn iamajn
Kaj mi ploras.

Kaj mi foriradas
En venton malbonan,
Kiu pelas
Ci tien kaj tien
Min kiel foHon
Flave sekan.

(Trad. M. Pagnier.)

Tiré de *L'Espéranto* par Pierre Janton, Ed. Presses Universitaires de France, 1973.

Edmont Brent est conseiller linguiste à l'Office de la langue française.

Des lendemains qui chantent?

La situation des traducteurs hispanisants

par **Raynald Martinet**

L'ESPAGNOL est la troisième langue en importance pour la traduction au Canada, après l'anglais et le français. Il est certain que les deux langues officielles du pays s'arrogent à elles seules la part du lion quant au volume de traduction. Les langues étrangères et autochtones viennent très loin derrière. Néanmoins, depuis quelques années, et surtout depuis la signature de l'ALENA, l'espagnol ne cesse de gagner en importance; on pourrait même dire que les traducteurs dont c'est la langue cible connaissent un véritable âge d'or, ce qui leur permet de se tailler une place au soleil.

Malheureusement, en règle générale, on ne saurait en dire autant de leurs collègues francophones pour qui l'espagnol est une langue de départ. En effet, jusqu'à maintenant, ces derniers semblent peu bénéficier de l'ouverture du nouvel espace économique transcontinental, même si certains ont su y trouver leur compte. Comme chacun sait, le marché de la traduction est intimement lié à la situation prévalant dans les divers secteurs économiques. Dans les faits, il faut voir que les produits à forte valeur ajoutée sont acheminés du nord vers le sud, tandis que nos partenaires commerciaux du sud, notamment le Mexique, nous vendent essentiellement des matières premières et des produits à faible valeur ajoutée. Une telle situation s'avère avantageuse pour les traducteurs d'ici qui travaillent vers l'espagnol. Comme les entreprises canadiennes œuvrant dans le secteur de la haute technologie ont l'occasion rêvée de faire des affaires d'or en Amérique latine, surtout les entreprises de télécommunications, elles doivent faire traduire tous les documents qu'elles destinent aux consommateurs hispanophones.

Par voie d'incidence, le volume de traduction de l'espagnol vers le français et l'anglais semble connaître une légère progression. Cependant, pour le moment, encore peu de traducteurs arrivent à gagner leur vie en ne travaillant qu'avec l'espagnol comme langue de départ. C'est que les matières premières et les produits peu transformés qui nous parviennent du sud n'ont pas besoin d'être accompagnés d'un important support publicitaire dans les deux langues officielles des consommateurs canadiens. Néanmoins, il arrive parfois que des documents à caractère juridique ou technique doivent être traduits en français ou en anglais, par exemple dans le cas d'appels d'offres (devis techniques, contrats, etc.). Encore là, il faut préciser que l'anglais occupe souvent une place privilégiée par rapport au français. Dans bien des cas, comme il s'agit de documents destinés à être strictement utilisés à l'interne, on ne juge pas utile de les faire traduire dans une autre langue que celle que comprend l'ensemble du personnel visé, c'est-à-dire l'anglais.

Ainsi, il semble que la bonne fortune des traducteurs ayant l'espagnol comme langue de départ est inexorablement tributaire d'une transformation radicale de la structure économique des pays hispanophones d'Amérique latine. Tant et aussi longtemps que ceux-ci ne nous vendront que des matières premières et des produits peu transformés, ces traducteurs se partageront un bien faible volume de traduction. À quand le nouvel ordre économique mondial? •

Raynald Martinet est traducteur indépendant.

Langue et liberté



Réflexions sur l'avenir des langues étrangères au Québec

par **Alfonso Andrade-Franco**

DANS un article paru il y a longtemps dans la revue de littérature mexicaine *Vuelta*, Vargas Llosa mentionnait que chez les Chinois, quand une personne jetait le mauvais sort sur quelqu'un, elle lui disait: « Je souhaite de vivre par des temps intéressants. » Eh bien, que pourrait-on dire des temps que l'on vit actuellement, même si l'on ne nous a pas nécessairement jeté de mauvais sort? Quelle est la situation dans le domaine langagier, sans aller plus loin que le Québec?

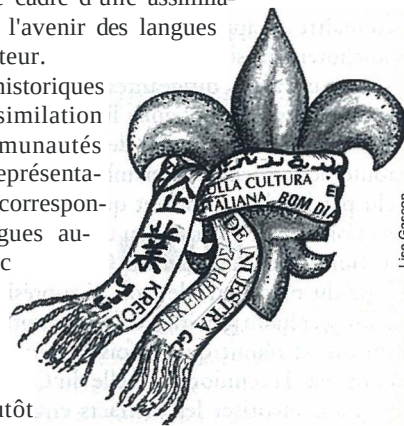
De l'interculturalisme au folklorisme

Bien que la diversité des langues associée à la notion de l'interculturalisme (vs la notion fédéraliste du multiculturalisme) gagne une place de plus en plus prépondérante dans le milieu institutionnel, il n'en est pas de même dans la population, où le terme « interculturalisme » demeure obscur, et l'étiquette d'une appellation sociale apparentée seulement à la langue parlée par les différentes communautés. Cette situation soulève un débat du fait que l'interculturel et l'interlinguistique vont de pair et sont, de ce fait, indissociables. C'est là d'ailleurs que la notion de « langue étrangère » est en cause. Si le nouveau gouvernement québécois accueille les diverses communautés dites ethniques tel qu'il l'a fait jusqu'à présent, soit dans le cadre d'une assimilation active et participative, l'avenir des langues non officielles paraît prometteur.

Cependant, si les vents historiques souffrent en faveur de l'assimilation non participative des communautés afin d'assurer leur stricte représentativité, les langues étrangères correspondantes (y compris les langues autochtones du Canada) avec leurs ethnies subiront le passage dégradant de l'interculturalisme au folklorisme : elles ne seront plus une voix qui parle, mais plutôt une image ancestrale et touristique de leurs sociétés... Non que le folklore n'ait pas de valeur, mais il comporte souvent le côté le plus visible et attrayant de sa culture et en cache le côté profond et séducteur.

Des sujets clichés à haute teneur idéologique

René Débray, philosophe et polyglotte contemporain, faisait allusion à une opposition entre les gouvernements qui soignent les blessures et ceux qui gèrent les maladies. Comme dans toutes les manifestations sociales, le purisme n'existe pas, et tous les états ont de l'un et de l'autre. Le Canada et le Québec étant par tradition des sociétés multiculturelles à politique modérée, la perspective historique de leurs cultures devrait être axée sur une polynomie, soit aux « noms multiples » ou aux « représentations multiples » pre-



Lise Gascon

Alfonso Andrade-Franco est traducteur et président de Consultants linguistiques du Canada.

nant de la valeur dans leur individualité et dans leur ensemble aux yeux de la culture prépondérante.

Liberté et langue deviennent alors des sujets clichés à haute teneur idéologique. Elles établissent, dans une démocratie saine, une relation solidaire plutôt que parasitaire. La situation des Autochtones d'Oka il y a quelques années et bien d'autres à l'heure actuelle (chez les Cris, par exemple), provoquées au nom de l'officialité, de l'identification à outrance à la culture prédominante, ne font que nier cette coexistence et mettre en cause la démocratie des sociétés aux « noms multiples » que sont le Québec et le Canada.

Qu'on le veuille ou non, on assiste à la naissance d'une nouvelle relation avec le Canada et avec le monde. Parmi les pro-

messes électorales dans un nouveau Québec, on devrait compter sur le respect des communautés et de leurs langues et, dans le cadre de la structure commerciale internationale complexe dans laquelle on s'inscrit, s'annonce un nouveau besoin de communiquer et de comprendre d'autres réalités. En ce sens, la perméabilité devrait caractériser tous les nouveaux rapports individuels et institutionnels. Le succès dépend de la compréhension, de la portée de l'enjeu, de ce besoin de communiquer, d'avoir la capacité et la maturité de se voir et de se nommer de façon multiple sans perdre l'essence de ce qu'on est, afin de rendre compréhensible notre culture à d'autres langues et à d'autres mondes... et aussi à assimiler ces derniers. •



La FIT, notre accès vers le vaste monde

par Betty Cohen, trad. a.

S'IL EST une ressource précieuse pour notre profession, c'est bien la Fédération internationale des traducteurs. Fondée à Paris en 1953, par Pierre-François Caillé, la FIT est une organisation non gouvernementale regroupant aujourd'hui 101 associations de traducteurs, interprètes et terminologues du monde entier. Ses grands objectifs consistent à rassembler les associations de traducteurs et à favoriser les échanges et la coopération entre ces associations; à établir des liens avec d'autres organisations vouées à la traduction ou à d'autres aspects de la communication interlinguistique et interculturelle; à favoriser la formation et la recherche; à promouvoir l'harmonisation des normes professionnelles et, en général, à défendre les droits moraux et matériels des traducteurs dans le monde, à faire connaître et apprécier leur profession et à améliorer leur situation dans la société.

Les instances dirigeantes de la FIT sont le congrès statutaire, qui a lieu tous les trois ans et auquel participent des délégations de toutes les associations membres; le Conseil, élu par les délégations et qui assume la direction de la FIT jusqu'au congrès suivant; le Bureau, élu au sein du Conseil et composé du président, de trois vice-présidents, d'un secrétaire général et d'un trésorier. Le Bureau se réunit quatre fois par an, l'une de ses réunions coïncidant avec la réunion annuelle du Conseil.

Pour favoriser les contacts entre les associations membres, la FIT a également créé les centres régionaux, qui organisent des activités dans leur zone géographique afin d'échanger sur des préoccupations communes et de partager des projets éventuels. Le Centre régional nord-américain, qui réunit le Canada, les États-Unis et le Mexique, a tenu des congrès régulièrement. Le prochain doit avoir lieu à Colorado Springs, aux États-Unis, en octobre 1996. Le Centre régional Europe est né en 1993, et le dernier congrès de la FIT, à Melbourne, a vu la naissance d'un centre régional Asie qui promet d'être très actif. L'Amérique latine parle également de regrouper ses énergies.

Les contacts, ce sont aussi les publications. La FIT publie deux revues trimestrielles, *Babel* et *Translatio! Nouvelles de la FIT*, qui sont diffusées auprès d'un large public. Les Actes publiés après chaque congrès constituent également une source d'information

Betty Cohen est traductrice chez Translatee, vice-présidente aux Communications de l'OTIAQ et trésorière de la FIT.

preCleuse. Dans l'intervalle, après chaque réunion du Bureau paraît le *FIT Flash*, qui contient toute l'information sur les décisions du Bureau, les activités à venir, etc.

La FIT compte également de nombreux comités qui travaillent à faire avancer la profession. Droit d'auteur, statut du traducteur, traduction pour les médias, traduction littéraire ne sont que quelques-unes des questions auxquelles ils réfléchissent.

Le Canada est entré très tôt à la FIT - en fait, dès sa création ou presque - et a toujours été très actif. Jean-François Joly en a assumé la présidence pendant six ans jusqu'en février de cette année et votre humble servante en est aujourd'hui la trésorière. Par ailleurs, de nombreux Canadiens participent à des comités ou en sont responsables. J'ai nommé Nada Kerpan et Monique Cormier pour la terminologie, Jean Delisle et Judith Woodsworth pour l'histoire de la traduction, Julien Marquis pour le statut du traducteur, sans compter le comité des relations publiques de la FIT, basé à Montréal... et j'en oublie sûrement. Enfin, fait notoire, le VIII^e congrès mondial s'est tenu à Montréal en 1977.

Tout ceci est bien beau, mais qu'est-ce que la FIT nous apporte? Comme toutes les associations, la FIT ne peut apporter que ce que l'on veut bien lui donner et plus on y participe, plus on en retire quelque chose. Mais elle se distingue de nos ordres et associations par sa dimension mondiale. Participer à un congrès de la FIT, c'est tout d'abord se rendre compte que l'on n'est pas seul, qu'il existe, ailleurs, des gens qui ont rencontré des difficultés similaires et qui ont trouvé des réponses. C'est aussi un moyen de connaître les pratiques de notre profession dans d'autres pays, de se renseigner sur des possibilités, de trouver des personnes ressources et, surtout, de rencontrer des gens intéressants et enrichissants par leur culture... dans les deux sens du terme.

À l'heure où la planète rétrécit, où les échanges commerciaux s'accroissent et où la traduction se fait de plus en plus indispensable, un organisme comme la FIT devient essentiel au maintien et à l'amélioration du professionnalisme, des normes de qualité et du statut social et juridique de notre profession à travers le monde.

Et quoi de plus symbolique qu'Internet lorsqu'il s'agit de rétrécissement de la planète? La FIT y a sa place, évidemment <http://humanities.byu.edu/ltrg/fit/fichome.htm>. •



La protection des langues nationales

Des personnes venues de toute la francophonie, mais aussi de la Russie, de l'Allemagne, du Danemark et du Japon, se sont toutes exprimées, en français, sur un thème commun: la protection des langues nationales face à l'anglais omniprésent. C'était au colloque « Le français et les langues scientifiques de demain », organisé en mars, à Montréal, par l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, le Conseil de la langue française et la Société royale du Canada dans le cadre de la Semaine de la francophonie.

La responsabilité du scientifique

D'abord un constat, sans appel : l'anglais est devenu la langue de la communication scientifique internationale de pointe. Les impératifs de rapidité, d'efficacité et de concision de notre époque ont rendu nécessaire l'usage d'une langue commune, d'un espéranto qui permette à la science d'avancer. Pour des raisons historiques et économiques, cette langue est aujourd'hui l'anglais.

Curieusement, une fois admise cette « domination » de l'anglais, il devient possible de prendre du recul. L'arrivée en force d'Internet, où « l'anglais domine outrageusement [et] donne au "réseau des réseaux" une désagréable coloration d'impérialisme culturel », en a sans doute aussi fait réfléchir plus d'un. En effet, rien, sauf peut-être une malsaine américanophilie plus ou moins honteuse, ne s'oppose à l'usage de quelque langue que ce soit.

Aussi, s'ils acceptent de publier leurs résultats en anglais (un anglais, qui, en passant, laisse souvent perplexe), les scientifiques présents au colloque se sentent-ils par ailleurs de plus en plus tenus de sauvegarder leur langue nationale. Ne doivent-ils pas à la société qui finance leurs travaux de contribuer à la culture scientifique de leurs concitoyens, de diffuser l'information sur l'avancement des connaissances dans le milieu scientifique et le grand public?

Les scientifiques et leurs gouvernements sont donc appelés à promouvoir l'emploi du français, ou des autres langues nationales, partout où la course à la publication ne sévit pas, et donc dans leurs échanges, leurs conférences et leurs écrits. Reste à présent à traduire ces louables intentions en gestes concrets.

La traduction a mauvaise presse

Trois membres du Bureau fédéral de la traduction assistaient à ce colloque, discrets représentants d'une profession singu-

lièrement absente de ce débat. Les traducteurs ne devraient-ils pas pourtant s'intéresser à cette problématique qui concerne, après tout, leur matière première : la langue? Nos dignes représentants ont hélas constaté, une fois de plus, non seulement que la traduction est, au mieux, perçue comme un mal nécessaire, mais qu'elle a même plutôt mauvaise presse auprès de ces scientifiques et de ces communicateurs. Pourquoi?

La question est immense! Elle ouvre la porte à d'insondables discussions philosophiques sur le fameux devoir d'invisibilité du traducteur... qui ne sont d'ailleurs pas dénuées d'intérêt. Mais plus concrètement, qu'en est-il? N'y aurait-il pas un travail de marketing à faire pour contrer cette image trop souvent négative que pro-

jette la traduction dans notre société? L'idée n'est ni saugrenue ni prétentieuse et mérite qu'on s'y arrête. Que peut faire un organisme comme l'OTIAQ pour redorer le blason de la profession? Que peuvent faire les traducteurs et les traductrices?

La question est lancée! Car enfin, comme le dit si bien ma collègue préférée, la traduction n'est quand même pas seulement la créature politique du bilinguisme canadien, c'est aussi une profession indispensable qui est au cœur de l'échange entre les peuples - et qui est encore plus essentielle en cette époque de mondialisation. •

François Prévost, trad. a.

1. Lire à ce sujet l'intéressant article de Bernard Cassen intitulé « Le tout-anglais n'est pas une fatalité » dans le *Monde diplomatique* du mois de mai '996.

La société des traducteurs disparus

Nombreux sont de par le monde, les traducteurs outragés dans leurs droits fondamentaux. Leur seul crime est d'avoir transmis un message à leur pays ou à leurs compatriotes en leur nom propre ou au nom d'autres personnes.



LES GOUVERNEMENTS de certains pays craignent le libre-échange d'idées. La répression que ces autorités nationales exercent contre les traducteurs et interprètes les condamne doublement à l'anonymat. D'abord, ils subissent une terreur politique injustifiable qui se manifeste sous la forme d'emprisonnements, de condamnations à l'exil, de tortures ou même d'exécutions par leur gouvernement ou quelque organisme d'opposition armé. Ensuite, la censure de leurs œuvres viole le droit fondamental de participer à des manifestations littéraires ou culturelles ou de collaborer avec des médias indépendants.

Et pourtant, dans les recommandations adoptées à la suite de la conférence de Nairobi en 1976, l'Unesco déclarait que la traduction favorisait la compréhension et la coopération entre les peuples et les na-

tions. Elle soulignait également la grande importance des **traducteurs** et de la traduction dans les échanges culturels, artistiques et scientifiques internationaux, en particulier dans le cas des **œuvres** rédigées ou traduites dans les langues vernaculaires.

Des crimes de lèse-liberté

N'en voici que quelques exemples. Belquiss Hafez Fadhel aurait été contrainte de traduire pour les forces irakiennes d'occupation au Koweït. Cette étudiante irakienne commençait à travailler au ministère de l'Information au moment de l'invasion. En juin 1991, elle a été condamnée à dix ans de prison pour « avoir collaboré avec l'ennemi » relativement à l'affaire *Al-Nida*. *Al-Nida* (L'Appel) était un journal d'occupation irakien.

En Turquie, Aziz Nesin, 78 ans, avait annoncé publiquement, en 1993, son intention de publier une traduction turque des *Versets sataniques* de Salman Rushdie, malgré l'interdiction d'importer ou de distribuer cet ouvrage décrétée par le gouver-

nement. Après qu'il eut concrétisé son projet, de 35 à 40 personnes ont été tuées et de 20 à 60 autres blessées dans l'incendie d'un hôtel où M. Nesin devait participer à une conférence. Parmi les victimes, on compte Asim Bezirci, auteur et traducteur.

La violence a également fauché Hitoshi Igarashi, traducteur japonais des *Versets sataniques*.

En Iran, Mariam Firouz est en prison depuis le 6 avril 1983. Écrivaine et traductrice née en 1915, Mme Firouz a été l'une des dirigeantes de l'organisation démocratique des femmes iraniennes et rédactrice en chef de *Jahan-e-Zanan* (Le monde des femmes), seule revue féminine en Iran. Elle est aussi l'épouse du secrétaire général du parti Tudeh, parti communiste iranien, légal au moment de son arrestation. Elle a publié ses mémoires, *Familiar Faces*, et traduit des nouvelles et des articles en français sur la guerre du Vietnam.

Pour en savoir plus sur les collègues langagiers bafoués dans leurs droits ou encore leur venir en aide, s'adresser à Raynald Adams, 2682, rue Knox, Montréal (Québec) H3K 1R4. Téléphone: (514) 938-0662.

Citée devant le Tribunal révolutionnaire islamique en 1986, elle a été condamnée à mort, mais cette sentence a été commuée. Au début de 1989, on aurait menacé de l'exécuter. Détenue à la prison Evin de Téhéran, elle se retrouve en isolement. Sous le régime du shah, elle avait vécu en exil après avoir été condamnée à cinq ans de prison, mais était rentrée dans son pays après la révolution de 1979.

Geoffrey Kingscott, rédacteur en chef de *Language International*, écrivait en 1991 : « Nous devrions nous promettre de ne laisser aucun traducteur professionnel céder à des menaces de violence et refuser de transmettre un message d'une langue à l'autre, que ce message soit bienvenu ou non. »

Si l'on veut que soient respectés les droits fondamentaux des traducteurs et interprètes, il faut avant tout dire les noms de ceux qui ont été condamnés à l'anonymat, au silence ou à la mort. Mais on peut aussi agir. •

Raynald Adams, trad. a.

ÉCHAPPÉES SUR LE FUTUR

- 7-8 septembre 1996, Cracovie (Pologne) - 3rd International Forum of Legal and Specialized Translation. To be held under the auspices of the Polish Government Plenipotentiary for European Integration and the President of the International Federation of Translators (FIT). Information: TEPIŚ, skr pOC2t 23, 00-967 Warsaw 86. TeVfax: (48) (22) 39 49 52.
- 2-5 octobre 1996, Montréal (Québec, Canada) - Colloque biennal de l'Association for Machine Translation in the Americas. Renseignements : Elliott Macklovitch, téléphone : (514) 973-5802. Courrier électronique: amta96@citi.doc.ca.
- 3-4 octobre 1996, Halifax (Nouvelle-Écosse, Canada) - Sixième Symposium linguistique international de l'Université Dalhousie. Thème : Comparaisons, contrastes, correspondances : le français et l'anglais en terminologie et en langue de spécialité. Renseignements : Rostislav Kocourek, président, Symposium 96, Département de français, Université Dalhousie, Halifax (Nouvelle-Écosse), Canada B3H 3J5. Téléphone : (département) (902) 494-2430; télécopie: (902) 494-1626.
- 24-25 octobre 1996, Mom (Belgique) - Colloque international sur la termina-

logie. Thème: Au commencement était le terme - La terminologie au service des entreprises. Appel à communication. Langues : français, anglais et allemand. Renseignements: Université de Mons-Hainaut, École d'Interprètes Internationaux, avenue du Champ-de-Mars, Mons, B7000, Belgique.

- 25 octobre 1996, Montréal (Québec, Canada) - Congrès 1996 de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec. Thèmes : Réponses aux questions quotidiennes que se pose le langagier au sujet de sa pratique professionnelle. Conférencier invité : Simon Durivage, animateur vedette de l'émission de télévision Montréal ce soir de Radio-Canada. Renseignements : Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec, 2021, rue Union, bureau 1w8, Montréal (Québec) H3A 2S9. Téléphone: (514) 845-4411 ou 1 800 265-4815; télécopie: (514) 845-9903.
- 27-29 octobre 1996, Colorado Springs (Colorado, É.-U) - 4th FIT Regional Conference. Information: Canadian Translators and Interpreters Council, 1 Nicholas Street, Suite 1202, Ottawa, Ontario K1N 7B7. Telephone: (613) 562-0379; fax: (613) 241-4098.

- 30 octobre - 3 novembre 1996, Colorado Springs (Colorado, É.-U) - Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Theme: Global Vision. Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.
- 3-8 novembre 1996, Mexico (Mexique) - V Simposio Iberoamericano de Terminologia, a RITerm Symposium. Registration fees: \$100.00 U.S. Information: V Simposio Iberoamericano de Terminologia, Instituto de Ingeniería, Cd. Universitaria. Apdo. Postal 70-472, Cayoacán, 04510 México, D.F. Fax: (5) 616-15-14. E-mail: VRITerm@pumas.ingen.unam.mx.
- Avril 1997, Budmerice (Slovaquie) - Rencontre des interprètes et traducteurs des pays d'Europe centrale et orientale organisée par l'Union des Interprètes et Traducteurs - JTP. Renseignements: JTP - Jednota tlumocníků a prekladatelů, Senovážné náměstí 23, II/2 82 Praha 1, République Tchèque. Téléphone : orr 42 2 2414 2517; télécopie: ou 42 2 2414 2312.
- Septembre 1997, Ottawa (Ontario, Canada) - 4e Congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada (CTIC).

L'union fait la force

Comme ses collègues, Julien Marquis rentre, pour ainsi dire, d'une grève de cinq semaines menée par le Syndicat des employés de la fonction publique de l'Ontario. Circuit lui a demandé ses impressions.

LA DERNIÈRE fois que j'ai fait la grève, c'était à Paris en 1976. Je ne m'attendais pas à revivre un tel événement 20 ans plus tard, surtout en tant que membre de la fonction publique ontarienne.

Du jour au lendemain, je me suis donc retrouvé en grève avec tous les autres fonctionnaires de la province. Et tout aussi soudainement, capitaine du piquet de grève le plus proche de mon domicile. Moi, du milieu de la traduction, j'ai bloqué... des chasse-neige à l'entrée d'un chantier du ministère des transports. Il y avait loin de la plume au poids-lourd. Les conditions climatiques n'étaient pas celles de Mai 68 non plus; il

faisait plutôt de -15 à -20 °C en bordure du lac Ontario.

Je n'étais pas le seul langagier à piquer. Sur la totalité des employés du service de traduction du gouvernement de l'Ontario, seulement deux traducteurs sont restés dans la « tour d'ivoire ». Les autres ont choisi d'être solidaires de leurs collègues et, il faut bien le dire, « donneurs d'ouvrage ». Traducteurs et agents bilingues des autres ministères avaient, pour la plupart, également débrayé.

Nous nous étions auparavant mis d'accord pour rester en contact et avions organisé un réseau d'information téléphonique. Malgré le maigre salaire de grève (100 \$ par semaine), le moral est resté bon

grâce à cette camaraderie et à cet esprit de solidarité qui, malheureusement, se manifestent trop peu souvent dans notre profession.

Il m'est arrivé de me faire battre - pour employer un terme plus technique, je devrais dire « matraquer » - par l'escouade anti-émeute de la Police provinciale de l'Ontario. Toute une aventure pour un traducteur, mais au moins j'étais bien dans le contexte!

Et qu'a-t-on gagné à cette vaste contestation? La nouvelle convention de deux ans assure, entre autres, la sécurité d'emploi, le respect de l'ancienneté au travail et de meilleures conditions de départ. Par ailleurs, les fonctionnaires sont devenus plus militants, ont appris la solidarité et se sont prouvés qu'ils pouvaient tenir bon, jusqu'au bout. •

Julien Marquis

Julien Marquis est traducteur agréé de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario, coordonnateur des services linguistiques du gouvernement de l'Ontario et ancien président du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada.

NOTES ET CONTRENOTES

Le langage signé en passe de devenir une langue seconde

Un article paru en début d'année dans le quotidien américain *USA Today* et consacré au langage signé des malentendants révélait que l'apprentissage de cette forme de communication connaissait une popularité sans cesse croissante aux États-Unis auprès des entendants. Ceux-ci manifestent de plus en plus d'intérêt pour cette partie de la population dont certains, malgré leur handicap, n'en mènent pas moins une carrière des plus réussies.

Cet engouement pour le langage signé s'accompagne d'un changement de mentalité par rapport à son enseignement dans les universités américaines. En effet, la forme américaine du langage signé est maintenant considérée comme une langue étrangère, et son apprentissage donne droit à des crédits de langue seconde dans le circuit des universités de Californie. C'est ainsi que dans un nombre croissant d'établissements, dont Harvard, Brown, Georgetown, le Massachusetts Institute of Technology, les universités du Nouveau Mexique, du Massachusetts, de la Floride du Sud et du Tennessee, on considère le langage signé comme une langue à part entière.

Pourtant, cet enthousiasme des entendants pour le langage signé n'est pas sans

inquiéter certains de ses utilisateurs, qui y voient une menace pour l'intégrité de leur mode de communication. En effet, le langage signé est le fondement de la culture des malentendants, et son apprentissage par un trop grand nombre de locuteurs de l'anglais peut avoir pour effet de le modifier sans l'accord des principaux intéressés. Toutes les langues mûrissent et changent, et les malentendants veulent garder la mainmise sur l'évolution de leur langue. Une façon de contrer le problème serait de faire en sorte que l'enseignement soit assuré par des malentendants, ce qui garantirait au moins l'apprentissage d'un langage authentique. Espérons qu'on entendra leur point de vue.

Les Suisses disent OUI au quadrilinguisme

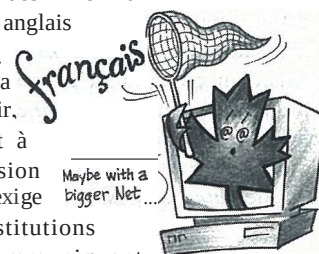
Lors d'un référendum, qui s'est tenu en mars dernier, les Suisses ont décidé dans une proportion de 76 % d'accorder un nouveau statut au romanche, quatrième langue du pays, parlée par quelques dizaines de milliers d'habitants du canton des Grisons, dans l'ouest du pays. De quatrième langue nationale qu'il était, le romanche aura dorénavant statut de langue officielle, au même titre que l'allemand, le français et l'italien. La Constitution du pays sera modifiée, ce qui aura

pour effet de permettre l'utilisation du romanche dans les rapports avec l'administration. On peut déplorer le faible taux de participation (30 %), mais il semble que les Suisses aient une grande habitude des référendums, l'un des derniers en date ayant eu pour objet de trancher la question délicate entre toutes de la composition du chocolat.

Des sites fédéraux bilingues sur Internet?

S'il est un secteur d'activités où la survie du français en Amérique dépend de la vigilance des utilisateurs, c'est bien celui des technologies de l'information. On n'a pour s'en convaincre qu'à penser à l'annonce faite ce printemps par le commissaire aux langues officielles, Victor Goldbloom, d'une étude qu'il a entreprise sur Internet. C'est à la suite de plaintes reçues au sujet d'institutions fédérales qui ne diffusaient des informations qu'en anglais

sur ce réseau qu'il a décidé d'agir. Il rappelait à cette occasion que la loi exige que les institutions fédérales communiquant



à l'échelle du pays utilisent les deux langues et diffuse:lt le même volume d'informations et de même qualité. L'étude est censée mesurer l'impact de l'inforoute sur nos communications et sur la dualité linguistique. Quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas que ce nouveau mode d'échange d'information que constitue Internet relègue le français au rang de langue virtuelle.

Dont' shoot! I'm only the trans/ator...

De l'auteur, chroniqueur et journaliste William Johnson est paru récemment en traduction *Le mirage (le Québec entre le Canada et l'utopie)*, qui est une analyse assez documentée des événements qui ont marqué l'histoire politique du Québec. M. Johnson est reconnu pour le radicalisme de ses positions envers le nationalisme au Québec, et son ouvrage reflète les idées qui le caractérisent. Ce qui a de quoi étonner, c'est que (par peur politique ou pudeur nationaliste...) le traducteur a préféré garder l'anonymat et ne pas faire figurer son nom en page de titre. Il semble toutefois qu'on puisse l'obtenir en écrivant à l'éditeur, qui a pignon sur rue à Westmount.,

L'allemand en route vers une réforme de son orthographe

Ça y est! Aucun Land de l'Allemagne fédérale ne s'y étant opposé, il semble que la langue allemande se dirige vers une réforme historique de son orthographe (la première depuis 1901). Une convention avec l'Autriche et la Suisse germanophone doit sceller cette réforme dans le courant de l'année. L'entrée en vigueur des nouvelles règles doit s'étendre du 1^{er} août 1998 au milieu de l'an 2005. Comme toute réforme de l'orthographe qui se respecte, celle-ci a donné lieu au débat entre puristes et laxistes, qui a un moment fait craindre pour la survie du projet en Autriche et en Suisse, où son adoption était déjà un fait accompli. Il restera encore au ministère fédéral de l'Intérieur à approuver la réforme. Un de ses aspects a toutefois été abandonné, soit le volet de la germanisation des mots d'origine étrangère. Ainsi, on continuera en pays germanophone d'aller au *Restaurant* et non au *Restorant*, même si d'aucuns considèrent que la cuisine y est une *katastrophe* (plutôt qu'une *katastrofe*). •

Richard Grenier, trad. a.

Du nouveau en traductologie : plutôt que d'étudier le résultat final (une traduction-texte), les chercheurs s'intéressent de plus en plus au processus de traduction plutôt qu'à la traduction en tant que « produit fini ». C'est sous ce thème que sont réunies diverses études parues dans le dernier numéro spécial de *Meta* (41, 1) intitulé « Le(s) processus de la traduction » et colligé sous la direction de Frank G. Konigs. Mais qu'entend-on par processus de traduction? Le traitement mental des problèmes de la traduction, « la traduction non pas telle qu'elle doit se dérouler, mais plutôt la traduction telle qu'elle se déroule effectivement », affirme M. Konigs dans sa présentation. Puisqu'aucune « machine » ne permet d'aller sonder l'âme de nos pauvres cobayes de traducteurs, les connexions neuronales bilingues pour être plus précis, la méthodologie privilégiée demeure celle de la pensée à voix haute. En filigrane de ce bouquet d'articles fraîchement cueillis, la tentation de comparer les traducteurs professionnels et les autres (qui donc?) est bien grande. Heureusement pour nous, ou pour les autres, il semble bien que le match est pour l'instant nul (du moins c'est ce qui ressort de l'article de Wolfgang Lorschner). Des pas à suivre... (É.P.)

O

Traducteurs techniques et scientifiques, à vos postes de lecture! Le dernier numéro de la revue *TIR* (VIII, 2) intitulé *Techno-lectes et dictionnaires* et préparé sous la direction de Jean-Claude Boulanger, permet de prendre le pouls de la recherche en matière de dictionnaires de langue technique. On y aborde des questions telles que la langue médicale en traduction, le traitement du québécois « nordicité », les problèmes lexicographiques que posent les verbes techniques, la question d'une stratégie de détection semi-automatique des néologismes de presse, les noms propres et leurs dérivés en intelligence artificielle, la présentation d'un nouveau type de dictionnaire technique (domaine du commerce de détail) et une étude sur le complexe du foisonnement. (É.P.)

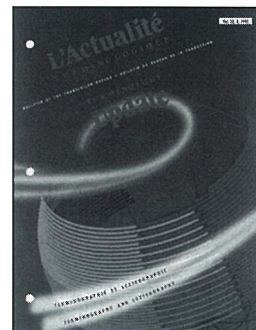
N.B. : Une erreur s'est malheureusement glissée dans notre dernier numéro. Le compte rendu de la revue *TIR* portait sur le numéro VIII, 1 et non pas, comme il était écrit, sur le numéro III, 1. Nos excuses à tous les lecteurs.

O

Dans son n° 14, *Microplume*, le journal de l'Association des Traducteurs et Interprètes diplômés de l'École d'interprètes

internationaux de l'Université de Mons-Hainaut (ATIM) nous propose un article sur le développement des « échanges locaux » entre traducteurs, une façon originale pour les traducteurs indépendants de faire face au problème de la documentation multilingue. Il s'agit essentiellement de créer, entre traducteurs autonomes, des réseaux d'échange d'information documentaire et terminologique, en d'autres mots de « partager avec d'autres les informations que l'on possède. Décloisonner, en somme. » Dans un autre article, Xavier Lizin raconte l'histoire d'un rêve, celui d'organiser à Mons, en Belgique, le prochain congrès de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). C'est une des raisons pour lesquelles nous garderons l'œil sur cette publication au cours des prochaines années. En effet, l'ATIM est un des éléments moteurs du comité organisateur du congrès 1999 de la FIT. (M.B.)

O



Terminologie comptable innove dans sa plus récente parution (2, 43) en présentant le premier d'une série d'encarts « qui vise à faire état des nouveautés, curiosités et tournures particulières relevées par les membres du Comité (de terminologie française), au fil de leurs lectures dans des revues de comptabilité, de gestion ou de commerce, européennes et québécoises. » *Le Bordereau* (c'est son nom) propose des termes tout en se défendant bien de se donner une valeur prescriptive. Il s'agit plutôt de notes de lecture commentées. À côté de cela, ce dernier bulletin contient ses analyses habituelles de cas problèmes pour les traducteurs, consacrées cette fois aux coûts directs et indirects, en regard du terme anglais *overhead*, ainsi qu'à l'horrible *membership* et à ses nombreux équivalents. (M.B.)

O

Au terme de sa 28^e année de publication, *L'Actualité terminologique*, le

(suite à la page 21)

Body Language

Put up your feet, let down your hair, and enjoy this spine-tingling foray into the world of Japanese idiom

by Valerie Henitiuk, C. Tr.

FIGURATIVE expressions bring language to life. In place of bland, everyday formulations to express an action or feeling, we translators and writers have at our fingertips a wealth of descriptive idiom. English is, of course, not the only language possessing such idiomatic expressions as "give someone the shirt off one's back," "wash one's hands of a matter," or "have a frog in one's throat." Speakers of languages the world over have access to innumerable vivid ways of explaining what they mean. These expressions, while they may frequently take similar forms (among the Romance languages, for example), are not by any means universally identical. Each language has its own genius, its unique way of creating images and making use of a diversity of idiom. One aspect particularly worthy of examination is that category of idioms relating to the parts of the body.

Readers of this article will be familiar with the French expression *avoir un chat dans la gorge*. While that language refers to having a "cat in the throat," the English equivalent is, of course, "to have a frog in one's throat." What is particularly striking about these equivalent expressions is not the difference but rather the close similarity of the idioms, given the fact that English and French belong to separate language families. Instead of asking why the choice of four-legged creature differs, it would be more logical to ponder how both of our official languages would have arrived at a similar image to express that same idea.

Other French idioms involving the body that may be less immediately recognizable to unilingual English speakers include *entrer à l'œil* and *avoir les yeux qui se croisent les bras* (which would at first glance appear to require eyes with some skill in gymnastics!). Another Gallic expression, *coûter les yeux de la tête*, exists in Spanish as well, in the almost identical formulation *costar los ojos de la cara*. The natural way to

express this idea in English is somewhat dissimilar, however, namely "to cost an arm and a leg." Lastly, the Italians mix body parts with abandon and come up with *con la coda dell'occhio*, their way of saying "out of the corner of one's eye."

While the above examples drawn from languages more or less related to English are of interest, the concept of idiom and its uniqueness can best be comprehended through a study of idiomatic expressions belonging to an unrelated language. Let us then examine some instances in Japanese.

If someone were described as having his eyes peeled, for example, an English speaker would probably imagine that that person was keeping a careful look-out. This would not necessarily be the case if the speaker were from Japan. There, the expression *me o muku* (literally, "to peel one's eyes") means to stare or glare at someone. What about if you wanted to express the idea of "washing your hands" of something? Knowing that "to wash" is rendered in Japanese as *arau*, and "hand" as *te*, you might be tempted to say *te o arau*. To a Japanese speaker, however, this has no meaning beyond the obvious one of removing dirt from the upper extremities. The equivalent expression in Japanese is actually *ashi o arau* (which literally means "to wash one's feet").

Idiom is quintessentially language-specific. It is quite natural that the figurative means for expressing certain concepts should vary drastically from one language to another. To learn a few of the specific images that another culture uses to make a point can be enlightening. To communicate in a meaningful manner, however, it is necessary to go a step further and master completely the idiomatic usage of a particular language in order to avoid mistakenly ascribing one's own culturally based interpretations to foreign expressions.

For instance, if you were to hear the Japanese expression *ashi o hipparu*, you

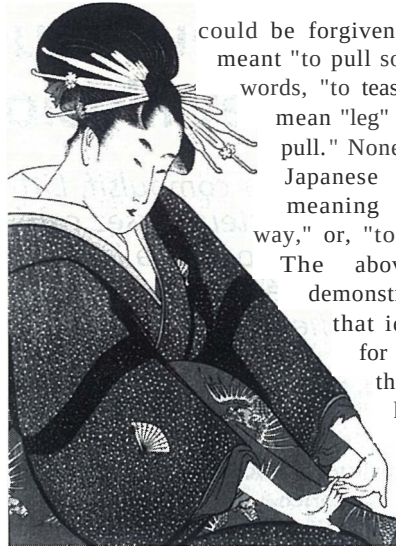
could be forgiven for believing that it meant "to pull someone's leg," in other words, "to tease." After all, *ashi* does mean "leg" and *hipparu* means "to pull." Nonetheless, this particular Japanese expression has the meaning of "to stand in the way," or, "to hold someone back."

The above example clearly demonstrates the kind of traps that idioms do indeed hold for the unwary. Even once the denotation of a word has been memorized, comprehension is not ensured unless the numerous connotations as well are fully grasped.

As a case in point, the manner in which the colour black is used in Japanese idioms is quite different from its use in English. Where we might "give someone a dirty [or "black"] look," a Japanese speaker would look at someone "with white eyes" (*shiroi me de miru*). Naturally, in the homogeneous Japanese society, where almost everyone has black eyes, white is the colour considered unusual. Another reference to this common characteristic among the Japanese people is the expression "as long as one is alive and kicking." In their language, this becomes *me no tama no kuroi uchi* (literally, "while my eyes are black"). A final example, and one quite possibly more familiar to speakers of English, of the use of "black" in Japanese idiom is that an evil person is said to "have a black stomach" (*hara ga kuroi*).

Consensus is a vital part of Japanese decision making and, indeed, daily life. Few steps are taken without consultation of all parties directly or indirectly concerned by the issue (and even, occasionally, some who are neither). The Japanese have a wonderful expression to describe this complex, time-consuming, but altogether essential process of discussion or comparing notes: *hitai o atsumeru* (literally, "to collect/gather foreheads"). One can easily picture in the mind's eye a group of people drawn close together in a discussion of the matter at hand. Along the same lines, Japanese describes an informal get-together by saying *hiza o majieru* ("to mix knees"). Given that the Japanese traditionally adopt a kneeling posture, this expression is particularly descriptive.

(suite à la page 21)



Litré, traducteur érudit, provocateur et illusionniste

Grand érudit et travailleur compulsif, Litré est très polyvalent dans sa carrière de traducteur. Assez cultivé pour passer des œuvres complètes d'Hippocrate à la poésie de Schiller, il s'est également risqué à expérimenter un type de traduction qu'on pourrait qualifier de reconstruction historique.

par Jean Delisle, trad. a., term. a.

MÉDECIN, journaliste, traducteur, philosophe, historien, biographe, philologue, lexicographe, vulgarisateur scientifique, politologue, poète, député (r87r), sénateur (r875) : Litré est un monument. Trois académies l'accueillent en leur sein, dont l'Académie française, en r87r, pour l'exceptionnelle qualité de son *Dictionnaire de la langue française* (r863). Ennemi de l'oisiveté, il a toujours eu plusieurs fers au feu. Son père, ancien militaire, occupe ses loisirs à parfaire ses connaissances du latin, du grec, de l'arabe et du sanscrit. Il fait goûter à son aîné les plaisirs de l'érudition. Émile est doué pour les langues. Très doué. Faut-il s'étonner qu'il ait donné le meilleur de lui-même à la lexicographie et à la traduction ? Il a traduit à partir du grec, du latin, de l'allemand et de l'italien.

Ses sept ans d'études de médecine lui donnent toute la compétence et la crédibilité nécessaires pour traduire les œuvres complètes d'Hippocrate. Dix gros volumes. Vingt-deux ans de travail. Comme l'a fait saint Jérôme pour la Bible, il collationne les manuscrits et, animé d'un souci de vulgarisation, analyse, commente et « actualise » le corpus hippocratique à l'intention des médecins du XIX^e siècle.

Ses connaissances médicales sont aussi mises à profit pour la révision du *Dictionnaire de médecine* de Nysten, tâche qu'il accomplit avec la collaboration du docteur Charles Robin. La formulation par trop « positiviste » des nouvelles définitions déroute les usagers et soulève un tollé de protestations. Litré est mis au pilori, entre autres, pour sa désormais célèbre définition de l'homme : « *Homme* : Animal mammifère, de l'ordre des primates, famille des bimanés, caractérisé taxonomiquement par une peau à duvet ou à poils rares. » Ses ennemis en font les

gorges chaudes. Les caricaturistes s'en donnent à cœur joie et dessinent notre « homme » juché dans un arbre en compagnie de ses congénères... Les coups tombent drus : « Au physique, M. Litré n'est pas superbe, lit-on dans le *Trombinoscope*; n'ayant aucun motif pour faire de la peine aux singes, nous nous abstenons de toute comparaison; [...] » Imperturbable, Litré continue à s'adonner à ses multiples travaux et à sa passion du travail solitaire.

De l'allemand, il traduit cinq poèmes de Schiller et la *Vie de Jésus* du théologien David F. Strauss. Cet ouvrage, qu'il lit avec délectation, fait scandale en Allemagne. Désireux de réconcilier la science et la philosophie, l'auteur considère le Nouveau Testament comme une légende. L'agnostique Litré, disciple et admirateur d'Auguste Comte, est du même avis que Strauss. Comme il fallait s'y attendre, sa traduction choque elle aussi les autorités religieuses de France. Le nombre de ses ennemis grandit. Litré clame sa neutralité : un traducteur n'est pas responsable de ce qu'il traduit. (Il faut bien reconnaître que le choix des œuvres traduites n'est pas innocent. Est-ce suffisant pour dénier toute immunité morale aux traducteurs ? Oui, prétendent les censeurs et les fanatiques religieux.) Toujours est-il que la version française de la *Vie de Jésus*, plus claire que l'original, dit-on, obtient un vif succès de librairie en Allemagne...

L'infatigable Litré est amené à réviser l'édition française de l'*Histoire naturelle* de

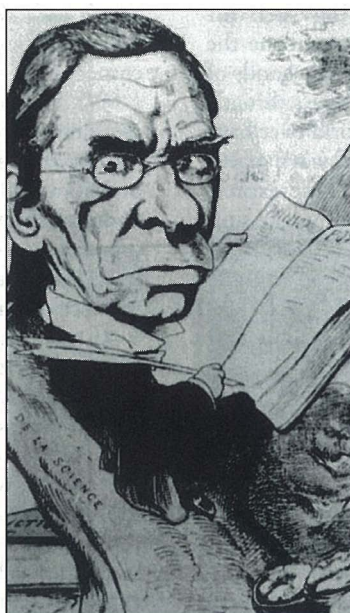
Pline l'Ancien, lui aussi travailleur compulsif, car il continuait de travailler pendant les repas et jusque dans son bain... Litré ne retire pas beaucoup de plaisir à effectuer cette retraduction, qu'il semble avoir bâclée : les « bêtises » et les « niaiseries » du texte de Pline l'irritent.

L'illusionniste

Plus originales sont ses deux traductions « expérimentales ». En bon philologue, féru d'histoire, il s'impose un défi de taille : reproduire en français deux œuvres étrangères éloignées dans le temps, tout en cherchant à recréer « l'odeur de leur siècle ». Il transposera donc le premier chant de *l'Illiade* en français du XIII^e siècle et *l'Enfer* de Dante en français du XIV^e.

En r847, Litré livre à la *Revue des Deux mondes* un article intitulé « La poésie homérique et l'ancienne poésie française ». Un long préambule de 28 pages précède sa traduction : « Traduire un chant d'Homère en langage français du XIII^e siècle est un essai qui réclame toutes sortes de justifications et d'explications. » Selon Litré, Homère ne peut être traduit que dans la vieille langue des romans de chevalerie. Le romantisme et le positivisme ont rendu désuètes les conventions littéraires rigides des XVII^e et XVIII^e siècles, et les acquis de l'histoire permettent désormais à « l'art d'être plus fidèle au costume ». Finies les « belles infidèles ». Paul-Louis Courier (r772-r825), autre traducteur libéral et anticlérical, mort assassiné, l'avait précédé sur cette voie en traduisant Hérodote dans la langue du XVI^e siècle. L'essai de traduction de Litré « relève doublement de l'érudition, puisque le grec et le vieux français y interviennent ». À ses yeux, le vieux français n'est pas une langue morte. Voici quelques vers de cette étonnante traduction :

Atride, et vous, portant beaux
jambarts, Achéen,
Fassent li Dieu qui sus ont manoir
olympien,
Gâtiez la cit Priam et repairez à
bien!



Mais prenez la rançon, rendez ma
fille amie,
Craignant le fil Latone, Phébus à
longue archie.

Une trentaine d'années plus tard, Littré tente un nouvel essai de traduction « reconstruction historique », selon l'expression de Georges Mounin. Il s'attaque cette fois à *l'Enfer* de Dante qu'il traduit en langue d'oïl du *xiv^e* siècle, avec moult notes et glossaire. « Mon ambition (ambition exorbitante, j'en conviens) [est] de donner à mon Dante un parler aussi correct que celui [d'un] trouvère normand [...], en un mot de faire naître l'illusion que ma traduction a été écrite par quelque Garnier du *xiv^e* siècle. » En voici un extrait:

En mi chemin de ceste nostre vie
Me retrouvais en une selve obscure;
Car droite voie ore estoit esmarrie.
Ah! ceste selve, dire m'est chose
dure,

Corn de estoit sauvage et aspre et fort,
Si que mes cuers encore ne s'asseüre :
Tant est amere que peu est plus la
mort.

Bien rares sont les lecteurs du *xix^e* siècle qui peuvent goûter la langue d'oïl! Littré reconnaît lui-même que pour comprendre sa version, il faudrait la retraduire en français contemporain. Avez-vous échec? Comment alors qualifier cette traduction qui ne passe pas la rampe? Chef-d'œuvre expérimental? Peut-être. Jeu d'érudit? Sûrement.

Cette double expérience de traduction d'un savant philologue s'est révélée, à l'examen, un prodigieux grenier à fautes. « Les romanistes, écrit Alain Rey, auront tôt fait de découvrir anomalies prosodiques et bizarreries linguistiques », mais, ajoute-t-il, « le résultat [...] est distrayant. » Cet exercice, véritable tour de force, appartient au courant littéraire de l'art pour l'art. Mais à sa base, il y a une hypothèse erronée. C'est que Littré est

profondément convaincu que « le vieux français n'est point [...] une langue absolument morte ». Il ne saurait donc y avoir d'état de langue fonctionnel à un moment donné. Chaque mot reste vivant et porte en lui son histoire, comme le présent englobe le passé. « Détacher l'usage contemporain de ses origines, c'est arracher la fleur de sa tige. » Tout Littré est là : ce jardinier des mots n'a jamais pu se résigner à cueillir les fleurs sans leur tige. •

Jean Ddisle est professeur à l'Université d'Ottawa.

Bibliographie

HAMBURGER, Jean, *Monsieur Littré*, coll. « Grandes Biographies », Paris, Flammarion, 1988, 307 p.

LITTRÉ, Émile, « La poésie homérique et l'ancienne poésie française » dans *Revue des Deux mondes*, t. *xix*, 17^e année, Paris, 1^{er} juillet 1847, p. 109-161.

MOJNIN, Georges, *Les Belles infidèles* (C1955), coll. « Étude de la traduction », Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994, 109 p.

REY, Alain, *Littré, l'Humaniste et les mots*, Paris, Gallimard, 1970, 349 p.

(suite de la page 19)

Many Japanese expressions are capable of astounding a foreigner with their vividness. Indeed, frequently they appear to go one better than our own English equivalent. Take, for example, "to work one's fingers to the bone." In Japanese, this becomes "to scrape off one's bone marrow" (*honemi o kezuru*). Further, the image of giving someone "the shirt off one's back" is intensified to refer to actual physical mutilation: "to take off a layer of skin" (*hito-hada nugu*). This idiom is but one portraying the stereotypical self-sacrificing Japanese. Another is that, in Japanese, a person who "works like crazy" is described as giving so much of himself to the all-important company that he "reduces his body to powder" (*mi o ko ni suru*).

To our Western sensibilities, this type of expression often seems excessive. The idiom for imitating someone, for instance, has an admiring Japanese "boiling the dirt from (that person's) fingernails and drinking it" (*tsume no aka o senjite nonde*). This image, to an English speaker,

almost certainly takes adulation a little too far. Yet another particularly descriptive idiomatic expression describes wanting something "so bad you can taste it." In Japanese, this is rendered as having "a hand come out of your throat" (*nodo kara te ga deru*) to grab for the object of desire.

Certain expressions sound so bizarre to a non-native speaker of Japanese as to really tickle the funny bone. Japanese students who "sponge off" their parents are said to "chew on their parents' shins" (*sune o kajiru*). Individuals who "speak their minds" are said to "not wear any clothes on their teeth" (*ha ni kinu o kisenu*). To "keep his wits about him," a Japanese would "apply spit to his eyebrows" (*mayu ni tsuba o nuru*). However, to a non-native speaker, perhaps nothing can top the Japanese equivalent of "he's a million laughs" for oddness. This idiom is rendered as "his belly button boils tea" (*heso ga cha o wakasu*).

Idioms similar to ours exist in Japanese as well. For example, in the English-speaking world, we say that someone is a "born talker." To the Japanese, he would

be described as having been "born mouth first" (*kuchi kara saki ni umareru*). The "last thing one wants to see" is "poison for the eyes" (*me no doku*) for a Japanese. And, to experience the equivalent of "walking a mile in someone's shoes," a Japanese person would *hada de kanjiru*, or "feel with [that person's] skin." Lastly, in English, "love is blind" and logically enough, in Japanese, a person in love "has no eyes" (*me ga nai*).

This brief treatment of idiom can offer but a glimpse of the countless wonderful figures of speech that enrich our lives and those of our neighbours in the global village. It would be an overstatement to claim that these idiomatic expressions offer profound insights into how other cultures view the world. Certainly, however, they do provide clues as to the diversity of language as it exists today, and demonstrate the value of such diversity. Exposure to even a handful of these foreign images allows us to expand our way of looking at the world and to add to our powers of expression. •

(suite de la page 18)

bulletin du Bureau de la traduction, poursuit sa route, proposant notamment dans son numéro de décembre (28, 4) un résumé du *Colloque sur la valeur des dictionnaires spécialisés*, qui s'est tenu à

Bruxelles en mai 1995. Toponymie, terminologie de la réadaptation et droit sont ensuite à l'honneur dans des articles assez techniques mais solidement documentés. Sur un ton un peu plus littéraire, Frédéric Leroux fils s'attache à débusquer chez les auteurs d'ici et d'ailleurs le terme

« anxieux », que les réviseurs d'autrefois proscrivaient de notre prose traductionnelle, à tort semble-t-il, mais on ne saurait trop leur en vouloir, vu la carence des dictionnaires à ce chapitre. (M.B.) •

Michel Buttiens, trad. a.
et Éric Poirier, trad. a.

Machine Translation and Computer Aids'ta Translation

by **Wallace Schwab**, C. Tr.

SINCE the mid-1960s the issue of machine translation has at irregular intervals caught public attention, then faded, leaving in its wake unfulfilled promises and a hopeful but disabused following. From time to time, hawkers cry that the solution is in a new shrink-wrapped transcendental, powerful, management gizmo system, then behold: hope once more springs eternaL That is, until Super Giz is purchased and installed and doesn't live up to expectations. Beyond the hype of individual companies and products, why does this happen? Part of the answer lies in two very distinct but interrelated pieces of the puzzle, namely the workings of languages and the dynamics of today's software markets - strange bedfellows, as you will see hereafter. Next time you are confronted with making decisions concerning a shiny new system, consider the following.

Languages, Levels of Language, and the Turnkey Solution

The all-purpose turnkey translation machine will always run up against the inherent nature of our professional activities. Some of us rough-translate material for need-to-know clients only. Others fine-tune explanatory texts that become permanent reference works for one and all. Then there are those who do publicity material requiring a touch of the artist and the street-wise salesperson. And of course, legal, technical, and scientific wordsmiths must toe the line and comply with the rigorous standards of their specialties. For now, let's not even consider the wonderful world of literary translation. A turnkey translation system cannot target even a fraction of all these markets in one shot!

Computer Achievements

The mere fact that computer programs do perform a great number of useful tasks is reason enough to mention a few: word processors, document-compare programs, spelling, and (ta a lesser degree) grammar

correctors, search-and-replace wizards, terminological gophers all come from the modern cornucopia of electronic marvels.

Computer Wipe-outs

Yet some achievements only serve to underscore inherent weaknesses: specialty dictionaries make it possible to sidestep some polysemic traps, but seldom make room for user-specific terminologies and become useless with multi-purpose texts. The best case in point, though, is machine translation.

Electronic brains have a poor track record when dealing with the following phenomena:

- idiomatic words and expressions (mini-contexts) like: "Is it up ta snuffP." "Yep, it gives more bang for your buck!";
- denotative vs. connotative usage: Outside insurance, who has "long-tail liability"? Not me!;
- confusing situational polysemy: "Call me an ambulance." "Okay, Daddio, you're an ambulance!";
- simple and complex disjunctive structures: "He stood her up." Up what? Who? Where?;
- co-occurents (a fascinatingly vast but little explored field!): seriously injured: *grièvement blessé(e)*; deathly ill: *gravement malade*; legal advice, advisor, age, aid, etc.;
- anaphoric, cataphoric, and exophoric references: if someone ambiguously writes, "he did it," only proximate or remote context will inform the reader as to who "he" is, what action "did" represents, and what "it" stands for.

Human translators sometimes "trip" (guess which meaning?) on these types of problems; computers go bananas! Incidentally, many of these subjects have not been targeted by applied research in universities, which partially explains why there is such difficulty in moving from academic theory ta applications. As new systems come ta market, keep an eye on how they handle these brainteasers plus others you may invent for your own satisfaction. Now on to our second bedfellow.

Software Market Dynamics and Commercial Developers

When setting up an in-house staff to tackle machine translation, software developers do not always appreciate the gap separating academic linguists from on-the-job translators. Both specialists have an essential part to play in development but they onen do not see comparative linguistics from a common perspective and, worse yet, they probably do not share a common language for discussing it. When such language specialists are then confronted with systems specialists (architects, programmers, etc.), the world of analogical reasoning clashes with the universe of discrete, algorithmic and sequential structuring of data. It's a wonder anyone comes out of these discussions alive!

Merry-go-round Product Development

The urgent need to get to market and then stay active in the public eye pushes all developers down strange paths. First there's the computer industry's need to ensure its own survival by maintaining customer dependency.

One technique is creating fads. This year it's the Internet and last year it was Windows 95. In both cases, the ultimate result is that we must buy more memory, hotter chips, and program upgrades just to keep doing things the good old way.

Another technique is software functionality merges: packaging word and data processors with increasingly numerous operations, finally reaching a crescendo in unquenchable memory-bashing "suites."

Understandably, developers are in a deep conundrum. Product development requires heavy investment costs that almost inevitably of impossible-to-predict cycles of conceptual design, prototyping, manufacturing, marketing, and distribution. The plot thickens at each turn of the cycle because:

- Since the early 1980s, the PC world has been home to conflicting standards that are only slowly abating, the byword being "plug and play... pray!" On to predicament no. 2:
- A floozy practice on the part of rushed developers who clip debugging cycles and push do-it-yourself software onto the market, where the client discovers the bugs and complains to the manufacturer - who then does a quick fix. This solves the

(suite à la page 23)

Conception et naissance d'un dictionnaire bilingue



Alain Duval, codirecteur de la rédaction du Robert & Collins Super Senior, était de passage à Montréal au début de février pour le lancement du dernier-né de sa collection de dictionnaires bilingues. Circuit l'a rencontré pour vous. On nous avait dit que le personnage était volubile. C'est peu dire. Et passionnant avec ça !

propos recueillis par François Gauthier, trad. a.

D'abord, il convient de présenter l'ouvrage que M. Duval est venu lancer.

Le Robert & Collins Super Senior est un dictionnaire bilingue en deux volumes qui possède des qualités qu'on ne retrouvait pas dans les éditions moins volumineuses. Parce que son format est plus grand, la présentation est moins serrée que dans la version Senior et, quoique un peu plus encombrant, il est plus facile à consulter. Ensuite, l'ouvrage est plus complet puisqu'il contient 30 000 entrées de plus que le Senior. On a par ailleurs regroupé les composés qui sont présentés en articles séparés (*glass case* n'est plus sous *glass*, mais fait l'objet d'une entrée distincte). En plus de la grammaire active que l'on retrouvait dans le Senior, on trouve aussi 20 pages d'un atlas bilingue fort utile donnant les toponymes les plus usuels en anglais et en français. La plus grande nouveauté prend toutefois la forme de deux dictionnaires de synonymes. Quelque 400 000 synonymes dans les deux langues. Un dictionnaire de synonymes français de 230 pages et un thésaurus anglais de 240 pages.

Pour M. Duval, ces dictionnaires de synonymes sont en quelque sorte l'aboutissement d'un rêve qu'il caressait en 1970, alors qu'il n'était qu'un jeune lexi-

cographe au service de la maison Robert et qu'il préparait déjà la première version du Robert & Collins, parue en 1978.

La nouveauté du Senior ne réside pas tellement dans la présence des dictionnaires de synonymes, mais dans les renvois synonymiques que l'on retrouve en regard d'un très grand nombre des entrées des deux dictionnaires bilingues. Par exemple, si les trois équivalents de *similarity* donnés dans le volume anglais-français ne vous conviennent pas, peut être qu'un des équivalents des 14 synonymes de *similarity* que vous trouverez à la fin du même volume pourrait mieux servir votre propos.

En somme, les renvois synonymiques sont un peu la version sur papier de l'hypertexte avec lequel les utilisateurs de CD-ROM et les internautes sont familiers.

À quand la version CD-ROM de cet ouvrage? Selon M. Duval, qui est aussi le père du Robert électronique sur CD-ROM, il ne faut pas se contenter de copier tel quel le Super Senior

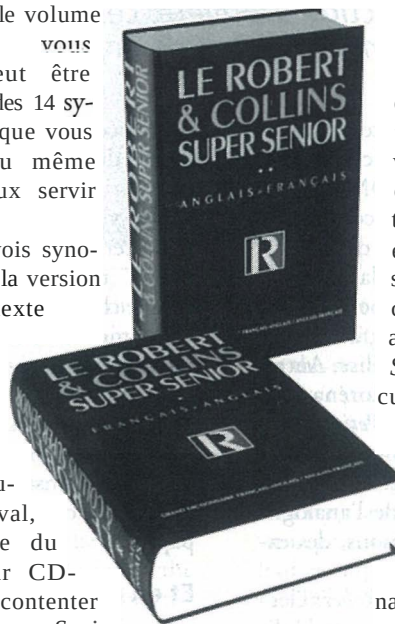
sur ce type de support. Il faut repenser l'ouvrage en fonction du nouveau média, de ses caractéristiques et des besoins auxquels il doit répondre. Le Robert & Collins sur CD-ROM fait certainement partie des plans de la maison d'édition, mais aucune date de parution n'a été avancée.

Circuit: Les cooccurents sont l'un des grands problèmes en traduction. Avez-vous fait une analyse systématique de tous les cooccurents qui figurent dans vos dictionnaires?

Alain Duval: Nous n'avons pas fait d'analyse systématique, parce que c'est très difficile. Il faudrait avoir des moyens informatiques colossaux. Cependant, nous travaillons avec des systèmes de bases de données. Nous avons plusieurs dizaines de millions de mots tirés de journaux, de romans contemporains, et nous avons des

systèmes automatisés qui nous permettent de voir les mots dans des systèmes de concordance et des les isoler d'un point de vue statistique. Dans les éditions qui vont suivre - puisque notre dictionnaire est en perpétuelle évolution - nos efforts porteront notamment sur l'amélioration des cooccurents. Il y a dans la partie anglais-français du Super Senior plus de 80 000 cooccurents métalinguistiques que l'on peut croiser si l'on a des outils informatiques.

C. : Est-ce qu'il n'y a pas là, justement, matière à faire un dictionnaire des cooccurents ?



(suite de la page 22)

developer's dilemma of figuring out which PC configurations are worth spending money on! But this aids and abets plight no. 3:

- Blatant piracy exists on the part of some users who want to test the water

before jumping in. They give credibility to the pun: Sell one copy and the market becomes saturated!

With all these very real snags, it is a mystery how some developers can manage to:

- make plausible delivery promises and keep them;
- give straightforward information on

their products;

- make an honest dollar and stay in business in such a finicky market.

50 next time you consider buying Wunder Gizmeault, give our two strange bedfellows a thought! •

A.D. : Nous sommes en train de réfléchir à de nouvelles générations de dictionnaires, à d'autres fonctionnalités qui sont nécessaires, qui sont vitales, mais auxquelles l'utilisateur ne peut encore penser. Après tout, c'est notre rôle, c'est notre tâche, je dirais presque notre devoir de lexicographe d'aller encore plus avant et de fournir des outils encore plus puissants, plus perfectionnés.

Français standard et régionalismes

C. : J'ai lu dans votre documentation que vous tenez compte des particularités de l'anglais et du français canadiens.

A.D. : D'abord, nous ne tenons pas compte que du français canadien, puisque nous considérons qu'il y a une langue

française à peu près standard. (...) Nous donnons droit de cité à un certain nombre de régionalismes, parce qu'on a besoin de les traduire. (...) Nous les choisissons de manière un petit peu maladroite parce que nous ne sommes pas experts, ni en français du Québec, ni en français de Belgique, ni de Suisse. Mais nous pouvons avoir recours à des personnes qui sont de nationalité ou canadienne ou belge ou suisse pour nous aider.

M. Duval explique alors que les termes choisis sont les incontournables comme le fameux « char » que les Français affectionnent même si, comme il le dit lui-même, le mot est parfaitement démodé et ridicule. On trouve aussi des termes propres à la faune et à la flore du Canada, comme « original », « canneberge », « épinette » et

« bleuet » bien sûr, et quelques « canadiasmes de bon aloi » comme « poudrerie », parce qu'il peut arriver qu'on ait à traduire ces termes. Quelques expressions québécoises colorées comme « prendre une brosse » ont aussi droit de cité.

On a également eu recours à des experts pour rajeunir le vocabulaire de certaines spécialités comme la médecine ainsi que la télévision par satellite et par câble. M. Duval ajoute toutefois que, dans le cas de la terminologie de l'Internet, « Il y a peut-être une vingtaine de mots de vocabulaire qui nous paraissent très importants et qui malheureusement ne figurent pas dans le dictionnaire. C'est que ce mode de communication n'a explosé en France qu'au milieu de 1995 quand l'ouvrage était quasiment sous presse. » •



Le Petit Robert électronique: on n'arrête pas le progrès

Le Petit Robert, compagnon de nos jours - pas que de travail- s'électronise. Et en s'électronisant, il prend toute sa dimension. Délivré du carcan de l'ordre alphabétique, il peut enfin revenir à sa fonction première, celle d'un dictionnaire « intelligent », permettant de suivre le cheminement normal de la pensée humaine par les renvois analogiques.

SELON Michel Legrain, vice-président directeur général des Dictionnaires Le Robert, le CD-ROM - ou DOC, pour disque optique compact - permet une pleine exploitation des capacités du Petit Robert, grâce à la fonction hypertexte, avec laquelle on peut établir des liens jusque dans le programme de traitement de texte que l'on utilise. Autrement dit, il sera possible, dorénavant, d'accéder directement à son *Petit Robert* électronique par un simple clic sur le mot que l'on est en train de taper. De là s'ouvrira le monde merveilleux de l'analogie, de l'étymologie, des conjugaisons, des expressions, des citations, etc.

Plus précisément, le *Petit Robert* électronique reprend toutes les fonctionnalités du *Grand Robert Électronique* et y ajoute de nombreuses améliorations. De manière générale, il permet:

- un accès direct en tapant les premières lettres du mot recherché;
- un correcteur orthographique qui permet de retrouver un mot mal orthographié;
- un meilleur confort de lecture, par une mise en forme plus aérée;

- un accès par n'importe quelle forme fléchie du mot (pluriel, féminin, conjugaison);
- une visualisation sélective des articles selon certains types d'information;
- une navigation hypertexte par un simple clic sur n'importe quel mot;
- des modes de recherche par étymologie, citations, auteurs, catégories grammaticales, phonétique;
- des recherches d'anagrammes et de mots les plus longs;
- un accès instantané à différents glossaires, enrichis par rapport à la version papier;

Et en plus, il parle!

Le *Petit Robert* électronique donne en effet la prononciation enregistrée des mots présentant une difficulté phonétique, soit plus de 9 000 mots et formes prononcées... Mais n'allez pas lui demander comment on prononce Pôpa et Môman!

Bref, le *Petit Robert* électronique, ce sont nos deux compagnons de travail - l'ordinateur et le dictionnaire - qui se conjuguent en un outil qui nous sera certainement fort utile et qui saura satisfaire

ceux qui aiment naviguer dans la connaissance.

Le DOC en version Windows (3.1 et 95) est paru à la fin de juin. Une version mixte Windows/MacIntosh sortira à l'automne.

Mais la publication du *Petit Robert* électronique signifie-t-elle la fin de notre brique préférée? La maison Robert ne l'envisage pas de cette façon et voit plutôt les deux comme complémentaires. Comme nous l'a si joliment dit M. Legrain : Imaginez Monsieur et Madame lisant tranquillement dans leur lit le soir. Madame dit « Sais-tu ce que c'est que le zwinglianisme? » On voit mal Monsieur se levant pour aller allumer l'ordinateur, placer le DOC, etc. etc. Il sera toujours plus facile d'aller chercher le dictionnaire sur une étagère, ou sous le lit!

Mais on ne sait jamais. Après le walkman et le discman, ils pourraient bien nous inventer un readman! •

Betty Cohen, trad. a.

Literary Translators and the Books They Choose to Translate

Do literary translators identify with the social issues or the style in the books they translate? If so, does this implicate them in their work?

Culture In Transit: *Translating the Literature of Quebec*, edited by Sherry Simon, 198 pp., Véhicule Press, \$16.95

In the introduction to *Culture in Transit: Translating the Literature of Quebec*, Sherry Simon, a teacher of translation, academic advisor, and thesis supervisor at Concordia University, expresses the hope that this book, the fifth she has worked on in the past decade, will answer the above two-pronged question as well as the question of how translators create equivalent idioms for "non-standard" language.

Each of these two questions is examined exclusively from the perspective of translation into English, and, not too surprisingly, forms the subject of a separate section of the book. Instead of being supplied in a single study, however, the answers are provided in uniquely styled contributions from 13 translators of Quebec literature.

Different Levels of Involvement in the Process of Translation

Six of the translators address the first question, and although they each convey a different level and intensity of involvement in the translation process, their answers are mutually complementary.

Wayne Grady, for example, in the witty, anecdotal opening piece suggests that translators are drawn to a piece of work by some stylistic element which they personally find appealing, and that the translation process furthers and consolidates a translator's feeling of affinity with an author. At the end of the first section, Linda Gaboriau, while providing interesting insight into the particular challenges of translating for the theatre, shows that a love for the style as well as for the culture of the work being translated is inspirational to the translator.

In between those two pieces, David Homel, Susanne de Lotbinière-Harwood, Barbara Godard, and Luise von Flotow, translator of German as well as of French into English, demonstrate that it is easy for translators to be taken with their work when they understand and are interested

in the underlying social issue in a book. Susanne de Lotbinière-Harwood's contribution, a clever combination of pieces of writing on two of her award-winning translations and a third piece reflecting on the first two, shows neither that a translator's take on a social issue is liable to change with time as the translator grows.

How are Equivalents Created for Non-standard Languages?

The second half of the book is dedicated to the question of how to create equivalent idiom. Philip Stratford, Ray Ellenwood, Betty Bednarski, Kathy Mezei, William Findlay, Jane Brierley, and Sheila Fischman provide a variety of answers on how to create equivalences for various kinds of non-standard language.

All of these translators except for William Findlay, the one non-Canadian contributor in the group, must deal with the difficulty of translating expressive language into comparatively ordinary English. Findlay and his Canadian partner Martin Bowman overcome this hurdle by translating the different levels of language in Michel Tremblay's plays, for example, into varying registers of Scots.

The solutions that Ellenwood, Bednarski, Mezei, and Fischman consider in the face of the thematic and sometimes political presence of *québécoisisme*, or of English in French texts are either to leave no traces that such language existed in the original, or to provide indications that the original contained special language by explaining subtly in the body of the translation, in footnotes, or through a number of other textual devices. They look at their own work and that of others, and explain that the different solutions are suited to different circumstances and are used to varying degrees depending on the translator's intent and priorities.

Veteran literary translator and critic Philip Stratford tackles a slightly different

problem, but his solution of choice is not dissimilar to those of the others. He explains that his answer to the unique language he encountered when translating Antonine Maillet was to translate into a distinctive language of his own.

Longtime president of the Literary Translators' Association, Jane Brierley, for her part, provides a detailed and informative analysis of two turn-of-the-century translations of *Les Anciens Canadiens* (*The Canadians of Old*) and compares them to her own translation of the book by Philippe-Joseph Aubert de Gaspé. She concludes that to create an equivalent text, a translator must trust the original author's choice of material and recreate it appropriately.

Naturally, the contents of some of the essays can be classified in either part of the book. Homel's look at how he has dealt with some of the difficulties he encountered while translating Dany Laferrière could easily fit into the section on creating equivalent language, and Betty Bednarski's lengthy discussion of the translation problems presented by Jacques Ferron's gallicized English and accented French demonstrates a level of involvement that could be classified in part one of the book with the seven months of diary excerpts which reveal Barbara Godard's state of mind while she was working on a translation.

Beyond answering the questions of interest to Simon, the writings flesh out

the information supplied in the notes on the contributors at the end of the book. As the notes indicate, as regular readers of *Circuit* probably know, or as a little research will reveal, the 13 contributors chosen by Sherry Simon are truly among the elite of French-to-English Canadian literary translators. Many of them have won prestigious translation awards, have had exemplary careers, and are listed in the *Who's Who of Canadian Literature*.

The contributors also raise recurring questions in the essays and interviews in this collection. Is the work of translation ever complete? Can translation be considered betrayal? These questions in themselves provide plenty of new food for thought, and if examined further, could very well lead to answers that are as instructive as the ones that have been provided in *Culture in Transit*. •

Memuna Kanu



Des visuels plein la vue

Petit tour d'horizon des dictionnaires visuels

LES ÉDITIONS Québec/Amérique sont entrées dans les ligues majeures de l'édition mondiale quand elles ont lancé, au début des années 90, l'excellent *Dictionnaire visuel* (devenu depuis *Le Visuel*). La qualité de cet ouvrage - tant graphique que terminologique - a déclassé dès sa sortie les petits dessins vieillots du *Duden français* et l'édition bâclée du *Qu'est-ce que c'est*. Pendant quatre ou cinq ans, Québec/Amérique a donc eu le beau jeu : des versions multilingues, junior et compact du *Visuel* ont pu proliférer à leur aise dans leur créneau puis partir l'une après l'autre à la conquête du monde.

C'était compter sans la réponse du géant Gallimard.

Fort de l'expérience acquise dans ses collections « L'Encyclopédie visuelle bilingue », « Les Yeux de la découverte » et « Les Racines du savoir » l'éditeur français a décidé d'abattre un as : le *Vu*, *Dictionnaire visuel pour tous*. Cet ouvrage, paru en librairie à l'automne dernier, présente une véritable iconographie (souvent des

photos) qui surpasse dans la plupart des cas - en réalisme, en précision et en finesse du détail - les dessins pourtant admirables du *Visuel*. Le *Vu*, qui n'a de malheureux que le titre (essayez, à l'oral, de le faire comprendre du premier coup), m'a permis de mesurer l'incroyable chemin parcouru depuis les planches de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Il ne reste plus guère qu'à passer au multimédia 3D, ce que l'ordinateur devrait offrir bientôt.

Ne vous laissez pas dissuader par l'étiquette « Gallimard jeunesse » figurant sur la couverture du *Vu* et par le fait que vous trouverez probablement l'ouvrage dans la section jeunesse de votre librairie. C'est véritablement un livre « pour tous », ainsi que l'affirme le sous-titre, et même pour un « tous » averti, car on n'a pas fait l'économie des mots techniques. Par exemple, on trouve une page complète consacrée à l'« anatomie » du CD-ROM (rien d'équivalent dans le *Visuel*). Bien entendu, il ne faut pas s'attendre qu'un ouvrage général comme celui-ci remplace les livres de spécialités : là n'est pas son objet. Le *Vu* ne dépasse pas le niveau usuel de technicité auquel se limite aussi *Le Visuel*.

Dictionnaires rivaux ou complémentaires?

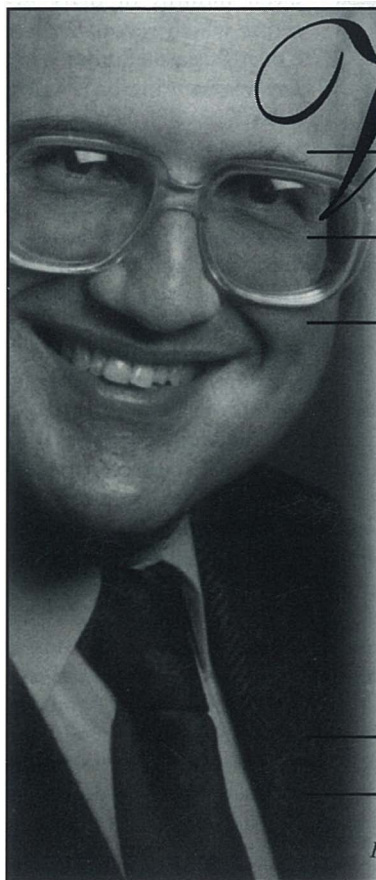
Le *Vu* est-il supérieur au *Visuel*? À première vue oui. Mais à première vue seulement. Car, pour 5 \$ de plus, *Le Visuel* donne 257 pages de plus (dans un format plus grand de 15 %) et offre - à la différence du *Vu* (unilingue) - la possibilité d'obtenir, sans supplément, une version bilingue ou multilingue superbement bien indexée, au contraire du *Vu* qui, à cet égard, est d'une étonnante médiocrité. À deux sujets près, tous les thèmes traités dans le *Vu* se retrouvent dans *Le Visuel*; le contraire n'est pas vrai toutefois, car la matière du *Visuel* déborde plutôt celle du *Vu*. Ouvrage québécois, *Le Visuel* a également pour nous l'avantage de présenter une approche terminologique adaptée à nos besoins courants. Enfin, le livre québécois a le mérite d'être une édition originale tandis que le *Vu* est une version française de l'*Ultimate Visual Dictionary* publié en 1994 aux éditions londoniennes Dorling Kindersley.

L'examen de l'article - choisi au hasard - portant sur la raquette de tennis a permis de constater que *Le Visuel* donne dans ce cas deux termes de plus que le *Vu*. Toutefois, à l'article sur les volcans, *Vu* remporte aisément la palme pour la qualité de l'illustration et la richesse de l'information.

On aura compris que les dictionnaires visuels se complètent les uns les autres comme des personnes de bonne compagnie et que, choisir entre eux porte ombrage au plaisir. Somme toute, si *Le Visuel* offre le meilleur rapport qualité-prix, le *Vu* représente une nouvelle tentation irrésistible! •

Guy Robert

Guy Robert est membre de la Société québécoise pour la rédaction professionnelle.



Valia Schwab

Certified Translator

French & Spanish into English

Changing Times Demand Innovative Thinking...

(418) 652-7739

PC & Mac Platforms - Modem, Fax, & E-Mail Services Available

BIBLIOGRAPHIE

CORBEIL, Jean-Claude, et ARCHAMBAULT, Ariane. L. *Visuel, Dictionnaire thématique français-anglais*. Éditions Québec-Amérique : Montréal, '987. xxx, 896 p. (coll. « Langue et culture. ») - 55 \$.

Vu, Dictionnaire visuel pour tous. Gallimard Jeunesse : Paris, '995. 639 p. - 50 \$.



dactylographe rapide MR inc.

7305, AVENUE FIELDING
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7
TÉL. : 482-6751 • TÉLÉC. : 482-7572

- Transcription de cassettes micro, mini ou régulières •
- Spécialités : médical, technique, informatique, juridique •
- WordPerfect •
- Ward •

NOUVEAUTÉS

Dictionnaires et ouvrages de références

• BOURGET, Jean A.-H., *Le Ligakon*, Les charnières de liaison du discours, Guérin, 1995, 410 p., 44,00 \$ ISBN 2-7601-3984-0

Répertoire de mots liens anglais en contexte suivis de leurs traductions en français, assortis de tableaux sur une grande variété de contextes de mots qui présentent un intérêt particulier. Trois parties font l'inventaire des conjonctions de coordination, des prépositions et des conjonctions de subordination.

• *Cahier d'exercices et corrigé*, Le français au bureau, Québec, Les Publications du Québec, 1996, 139 p. 9, 95 \$ ISBN 2-551-16636-5

Manuel d'apprentissage, complément de la quatrième édition du guide Le français au bureau, référence. Son contenu s'inspire des problèmes le plus souvent soulevés par les usagers des services de consultation de l'Office de la langue française.

• DEDEYAN, Rita-Carole, *Dictionnaire fiscal bilingue*, français-anglais, anglais-français, Paris, Economica, 1995, 90 p. ISBN 2-7178-2949-0

Contient près de 1 600 termes des fiscalités française et anglaise.

• DEJACOURT, Frédéric, *Le français des affaires*, Paris, De Vecchi, 1996, 160 p. ISBN

Comprend les codes et les règles du français écrit dans la communication professionnelle. Explique les méthodes pour rédiger un document lisible et percutant et les fonctions de la communication dans le domaine professionnel. Comporte également des lexiques des termes informatiques, commerciaux, juridiques, administratifs et sociaux.

• DIAO, Tahirou, ISAAC, Havier, Kiotz, Martin, *Vocabulaire trilingue de l'environnement = Glossary of Environmental Terms = Umweltwortschatz*, Paris, Technique et documentation, 1996, 342 p. ISBN 2-7430-0068-6

Répertoire les termes techniques des thèmes propres à l'environnement.

• *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Larousse, 1996, 754 p. (Larousse de poche) ISBN 2-06-620155-4

Regroupe plus de 55 000 synonymes dans une grande variété de domaines. Présente aussi des exemples qui aident à trouver le mot juste.

• *Dictionnaire européen de la finance : lexique multilingue français, anglais, allemand, espagnol, italien*, Foucher, 1995, 448 p. ISBN 2-216-03360-X

• *Dictionnaire européen de l'économie et des affaires : lexique multilingue français, anglais, allemand, espagnol, italien*, Foucher, 1995, 448 p. ISBN 2-216-03363-4

• *Dictionnaire européen de l'informatique : lexique multilingue français, anglais, allemand, espagnol, italien*, Foucher, 1995, 448 p. ISBN 2-216-03361-8

• *Dictionnaire européen des techniques : lexique multilingue français, anglais, allemand, espagnol, italien*, Foucher, 1995, 448 p. ISBN 2-216-03362-6

Lexiques multilingues à l'intention des étudiants, des traducteurs et des professionnels.

• *Dictionnaire international Moët-Hachette du vin*, dir. Moët et Chandon, Hachette-pratique, 1995, 708 p. ISBN 2-01-236085-8

Renferme 1 500 termes et expressions usuels du vin traduits en anglais, allemand, italien, espagnol, français et japonais.

• *Dictionnaire Marabout multilingue*, Alleur (Belgique), Marabout, 1996, (Marabout savoir. Langues vivantes) ISBN 2-501-02402-8

Cinq dictionnaires multilingues dans un. Chaque section, une pour chaque langue (anglais, allemand, français, espagnol et italien), comprend 2 500 mots d'une langue avec la traduction dans les quatre autres langues.

• *Dixeco de l'entreprise : pour comprendre le langage de l'entreprise*, Croissy-sur-Seine (Yvelines), Ceneco, 1995, 272 p. ISBN 2-86911-362-5

Explique les situations économiques vécues au sein de l'entreprise. Renferme des définitions de termes et de mécanismes financiers et commerciaux.

• *Encyclopédie thématique Mémo*, Paris, Larousse, 1995, 9 vol. : ill. en noir ou en coul., ISBN 2-03-15260-3

Encyclopédie en neuf volumes présentée sous coffret. Amplement illustrée, cette encyclopédie regroupe, par thème, les informations principales sur tous les sujets. Comprend: l'homme et la nature; l'homme et l'histoire; l'homme et les religions, etc.

• GÉMAR, Jean-Claude, *Langue, droit et*

société : éléments de jurilinguistique, Jean-Claude Gémard, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1996, 248 p. (Traduire ou L'art d'interpréter; 2) ISBN 2-7605-0860-9

Un ouvrage visant à résoudre les difficultés de compréhension liées aux problèmes de traduction entre français et anglais au Canada.

• GOURSAN, Henri, *Dictionnaire technique et scientifique, 2. français-anglais*, Henri Goursau, H. Goursau, 1996, 930 p. ISBN 2-904105-06-9

Comprend plus de 80 000 traductions anglaises de termes des domaines industriels et scientifiques.

• GUILLOTON, Noëlle, CAJOLET-UGA-NIÈRE, Hélène, *Le français au bureau*, Guides de l'Office de la langue française, Québec, Les publications du Québec, 4^e édition remaniée et amplifiée, 1996, 404 p. 24,94 \$ ISBN 2-551-16447-8. Est aussi offert sur disquette en versions Windows et Macintosh.

Cet ouvrage est conçu pour résoudre les problèmes courants de nature linguistique qui se posent dans la correspondance et les autres écrits administratifs et commerciaux. On y traite notamment, avec de nombreux exemples à l'appui, des règles et des usages de la correspondance et de l'adressage. On y présente les principales notions relatives à l'emploi des majuscules, des abréviations et des signes de ponctuation, à l'écriture des nombres, à la division des mots et des textes, etc. Un répertoire de difficultés grammaticales et orthographiques répond aux questions les plus fréquentes.

• HAENSCHE, Günther, HABERKAMP DE ANTON, Gisela, *Le dictionnaire agricole*, Paris, Ulmer, 1996, 1264 p. Index ISBN 2-84138-038-6

Recense 12 080 termes techniques avec leur traduction en six langues : anglais, français, allemand, espagnol, italien et russe. Classés par catégorie: alimentation, agriculture, agriculture biologique, économie rurale, pédologie, zootechnie, etc.

• *Harrap's Shorter : dictionnaire anglais-français, français-anglais*, Nouv. éd. rev., Harrap, 1996, m8-64-982 p. ISBN 0-245-50296-3

Contient 300 000 mots et expression, 550 000 traductions, 20 000 termes nouveaux de différents domaines, notamment le marketing, la finance, le multimédia.

• *Harrap's Universal : dictionnaire allemand-français, français-allemand*, Harrap, 1996, 1630 p. ISBN 0-245-5060-2

Erratum: Dans notre numéro 51, on avait dû lire VITALE G., *Words in Context*, monsieur Vitale étant le seul auteur de l'ouvrage.

Regroupe 250 000 mots, expressions et constructions ainsi que 360 000 traductions. Offre une nouvelle mise en page et typographie. Structure des entrées organisée de manière systématique.

• MAILLET, Marc, *Dictionnaire des abréviations en biologie*, 2 500 abréviations et acronymes, Paris, Masson, 1996, 248 p. ISBN 2-225-85013-5

Recense les abréviations de la terminologie et de la nomenclature en biologie moléculaire et cellulaire, biochimie et immunologie. Chacune des expressions est accompagnée d'une brève définition. Comprend également les abréviations anglaises en usage en France.

• NOTAISE, Jacques, BARDA, Jean, DUSANTER, Olivier, *Dictionnaire du multimédia : audiovisuel, informatique, télécommunications*, 2^e éd., Paris, Afnor, 1996, XXIV-903 p. ISBN 2-12-465027-0

La première partie regroupe les termes et leur définition dans laquelle on explique la relation que le mot entretient avec les autres termes. La deuxième partie comprend les termes qui n'ont pas la même morphologie mais qui ont des liens sémantiques.

• *Pierre Larousse et son temps*, éd. sous la dir. de Jean-Yves Mollier, Pascal Ory, Paris, Larousse, 1995, 552 p., ill. en noir et en coul. ISBN 2-03-511312-1

L'histoire du Grand dictionnaire universel du xix^e siècle relatée par des historiens, des philosophes, des sociologues et des linguistes d'aujourd'hui. L'ouvrage, divisé en vingt-cinq chapitres thématiques, comprend plusieurs gravures d'époque et des fac-similés du texte original.

• POIRIER, Éric, *Le Bestiaire*, préface de Pierre Marchand, Linguatex éditeur inc., 1995, XXXVI-230 p. 24,95 \$ ISBN 2-920342-25-8

Dictionnaire français-anglais regroupant environ 300 expressions animalières, 900 variantes et synonymes, et 1 200 équivalents. Des indications sur l'origine géographique, le niveau de langue et les limites d'usage peuvent accompagner les expressions. Deux index, français et anglais. Bibliographies terminologique et générale.

• *Le Robert et Collins super senior*, français-anglais, anglais-français, Beryl, T. Atkins, Alain Duval, Rosemary C. Milne, et al., Paris: Le Robert; Londres: Collins Publishers, 1995, deux volumes, 1 324 p. et 1 388 p. ISBN 2-85036-301

Un volume français-anglais et un volume anglais-français. Comprend 450 000 mots, expressions, variantes orthographiques et renvois; 650 000 traductions; 2 recueils de 400 000 synonymes dans les deux langues et 24 pages de cartes géographiques bilingues en couleurs.

• *Universalis 1996*, Paris, Encyclopedia universalis, 1996, 576 p. ill. en coul. ISBN 2-85229-323-4

La politique, les connaissances et la culture en 1996.

• VIRGA, *Grand dictionnaire Marabout de la micro-informatique et Internet*, Alleur (Belgique), Marabout, 1996, 1000 p. ISBN 2-501-02524-5

Offre la définition des termes du domaine informatique et des sciences connexes ainsi que des centaines d'adresses Internet.

Langues, linguistique et traduction

• *Théories et pratiques du lexique*, éd. Colette Cortès, Université Paris VII, UFR d'études interculturelles de langues appliquées, 1996, 252 p. ISBN 2-906731-13-7

Numéro spécial : Cahier du CIEL. Textes en français, anglais et allemand. Présente des articles sur la traduction, le traitement automatique du langage ainsi que des terminologies spécifiques.

• *Traduction et Terminologie, Répertoire biographique international Who's Who in Translation & Terminology*, Union Latine, Paris; Praetorius Limited, Nottingham; International Where + How, Bonn; Infoterm, Vienne, 1995 ISBN 0-9516572-5-9; 92-9122-002-7

Répertoire biographique dans le domaine des langues. Les sections de traduction et terminologie sont divisées par plusieurs sous-domaines: traduction technique, traduction littéraire, théorie de la traduction, traduction automatique, etc. et théorie de la terminologie, terminographie, aménagement terminologique, terminotique, etc. •

Manon Bergeron, trad. a.

Les ouvrages présentés dans la chronique Des livres sont en vente à la Librairie Olivieri, sauf indication contraire [5200, Gatineau, Montréal H3T 1W9; tél. : (514) 739-3639; téléc. : (514) 739 3630]. Les prix sont donnés à titre indicatif seulement.



Veuillez m'abonner à *Circuit*, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros: 25 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada: 35 \$). Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit OTIAQ* »

nom

adresse

code postal

signature

date

Circuit

Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec
2021, rue Union, bureau 1108, Montréal (Québec) H3A 2S9 Canada